

Rapinière, ou l'Intéressé (La), comédie, par M. de Barquebois. Avec les vers retranchés

Auteur : Robbe, Jacques (1643-1721) ; Barquebois, pseudonyme

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

112 Fichier(s)

Les mots clés

[Comédie en 5 actes](#), [Théâtre](#)

Informations éditoriales

Localisation du document Paris, Bibliothèque nationale de France, Arts du spectacle, RESERVE 8-RF-3701 (3)

Entité dépositaire Paris, Bibliothèque nationale de France, Arts du spectacle

Identifiant Ark sur l'auteur <http://ark.bnf.fr/ark:/12148/cb10709757f>

Informations sur le document

Genre Théâtre (Tragédie)

Éléments codicologiques [4]-102 p. ; in-12

Date 1683

Langue Français

Lieu de rédaction Paris

Relations entre les documents

Collection **Monsieur de La Rapinière**

[M. de La Rapinière, comédie en cinq actes](#) a pour édition approuvée cet ouvrage

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Édition numérique du document

Mentions légales Fiche : Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Éditeur de la fiche Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Contributeur(s)

- Barthélemy, Élisabeth (édition numérique)
- Macé, Laurence (édition scientifique)

Citer cette page

Robbe, Jacques (1643-1721) ; Barquebois, pseudonyme, *Rapinière, ou l'Intéressé (La)* comédie, par M. de Barquebois. Avec les vers retranchés, 1683

Laurence Macé CEREdI, UR 3229 - Université de Rouen-Normandie ; projet EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 17/11/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Ecume/items/show/81>

Notice créée le 01/04/2020 Dernière modification le 23/05/2023

1491

LA RAPINIERE
OU
L'INTERESSE,
COMEDIE.

Par M^r DE BARQUEBOIS.

Avec les Vers retranchez.



Se vend

A PARIS,

A la Porte de la Comedie.

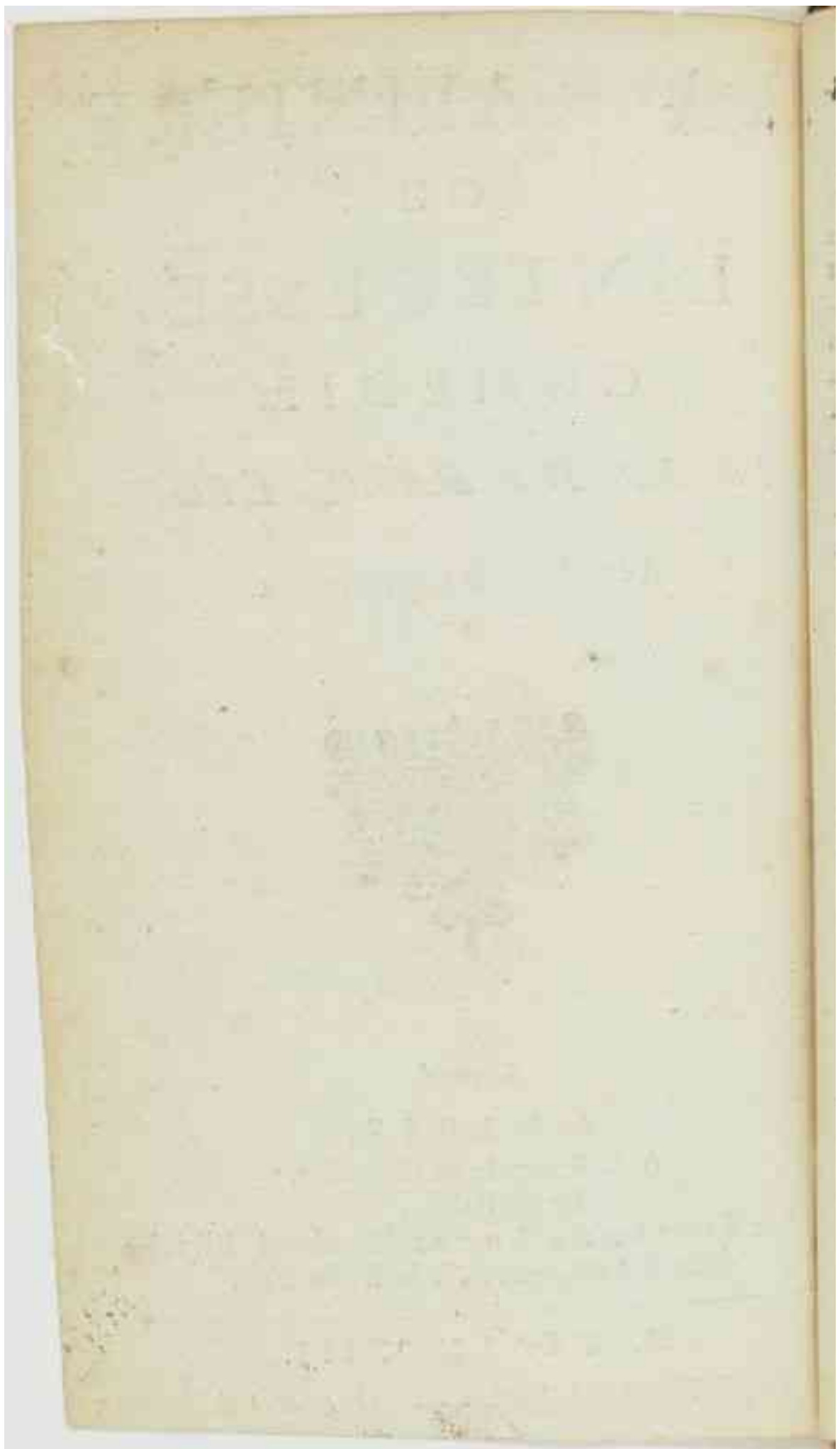
Et au Palais,

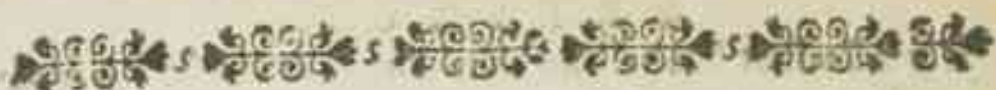
Chez ESTIENNE LUCAS Marchand Libraire
dans la Sale neuve, à la Bible d'or.

M. DC. LXXIII.

AVEC PRIVILEGE DU ROY.

(3)





P R E F A C E.

IL est bien difficile de reprendre les vices & de plaire en même têmes aux vicieux. Quelque art que l'on employe, pour cacher l'amertume de la censure, les personnes qui trouvent quelque utilité dans leurs deffauts, n'écoutent que la voix de leurs passions, & font comme ces malades cacochimes, qui ne pouvant faire un bon usage des remèdes, à cause de leur mauvais tempérament, insultent à l'art du Médecin, & rejettent sur luy la cause de leurs maladies incurables.

C'est pourtant le but de la Comédie, de purger les passions, c'est à dire de corriger les deffauts en divertissant. Horace a bien remarqué de quelle conséquence étoit cette maniere de reprendre: *a* Et nôtre Satyrique moderne allant encor plus avant, a bien osé dire.

b Et qui ne craint point Dieu, craint Tartuffe & Moliere

Cette entreprise est d'autant plus difficile, que le nombre de ceux qu'on attaque est grand, & d'autant plus hazardeuse, que ce gens sont puissans par leurs intrigues & par les raisons qui attachent plusieurs per'ones de crédit à leurs intérêts.

On m'a donné avis que de certaines gens, qui ont creu être intéressés dans la représentation de cette piece, ont employé tout ce qu'ils avoient de pouvoir & d'amis, pour la faire deffendre, ou du moins pour en empêcher la réussite. Mais malgré leur cabale, je puis dire sans vanité, que jamais Piece n'a plus diverti la Cour depuis long têmes; & l'on a vu fort peu de cette espee dans Paris, qui ait une plus grande affluence d'auditeurs.

Les Critiques de profession, qui se sont fait une habitude de ne rien approuver, avoient qu'à la vérité

a Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci. Hor. A

P R E F A C E.

il y a de fort beaux endroits dans cette Piece , mais qu'il y en a de bien foibles. A cela je répons, que le theatre est un tableau, où l'on représente les mœurs & les actions des hommes , que c'est le contraste & le prudent ménagement des clairs & des ombres qui fait la beauté d'un tableau, & que si tout y étoit d'une égale force, on n'y discerneroit plus ny reliefs, ni contours, ni saillie ni enfoncement; mais ce ne seroit plus qu'une peinture plate, defagréable & sans goût. Ils disent que les actions qui finissent les II. III. & IV. Actes sont trop triviales, plus propres pour le théâtre des Italiens, que pour celui des François, & que je pouvois facilement m'exemter de les y faire paroître. Et moy j'ay creu que mes valets déguisez devoient faire ainsi des fourberies burlesques à des fripons de Commis, qui veulent sans aveu, faire des exactions impertinentes & ridicules. D'ailleurs la Scene étant en Italie, j'ay trouvé à propos de suivre le génie du Pays.

Je sçay que bien des gens ont fait de malicieuses applications de mes pensées à plusieurs personnes qui sont dans les Fermes du Roy, & qu'ils ont creu en voir des portraits fort fideles. Mais je leur déclare que je ne connois pas un de ces Messieurs, & que si j'ay rencontré à les faire ressembler, c'est un pur effet d'hazard.

D'autres prétendent, que les exactions qu'y font les Commis, sortent du vray-semblable, & qu'elles sont trop outrées. A cela, je répons que l'Italie est le Berceau & l'Academie des Impôts; qu'il n'y a point d'Etat dans l'Europe, où ils se payent avec tant d'exactitude, & que s'ils avoient leu le Chapitre des Richesses de Genes, ils y auroient eu que * *des moindres choses qui entrent dans Genes, sises des Jardins & des Vignes, on en paye le droit au Prince & à la Seigneurie.*

* Daviti chap. de Genes.

E X T R A I T

Extrait du Privilege du Roy.

PAR grace & Privilege du Roy, donné à Versailles le 17. Decembre 1682. Signé, Par le Roy en son Conseil, D'ALENCE', & scellé. Il est permis au sieur de Barquebois, de faire imprimer une Piece de Theatre, intitulé, *Monsieur la Rapiniere ou l'Interessé*: Et défenses sont faites à toutes sortes de personnes de l'imprimer, vendre ni debiter, sinon ceux qui auront droit de luy, & ce pendant l'espace de six années. A peine de mil livres d'amende, & autres peines portées par ledit Privilege.

Registré sur le Livre de la Communauté, le vingtième Janvier 1683. Signé, C. ANGOT, Syndic.

Et ledit sieur de Barquebois a cédé son Privilege à ESTIENNE LUCAS Marchand Libraire, pour en jouir suivant l'accord fait entre eux.



ACTEURS.

M. LA RAPINIERE, Fermier général des droits de la République de Genes, amoureux de Léonore, tuteur du frere & de la sœur.

DORANTE, frere de Léonore, amant d'Isabelle.

LÉONORE, sœur de Dorante, amante de Fernand.

FERNAND, frere d'Isabelle, amant de Léonore.

ISABELLE, sœur de Fernand, amante de Dorante.

M. LE BLANC, sous-Fermier.

BEATRIX, suivante de Léonore.

LA ROCHE, Commis de M. la Rapiniere.

JASMIN, valet de Fernand, & Commis de M. la Rapiniere.

MASCARILLE, autre valet de Fernand.

LA FLEUR, Sergent de la Compagnie de Fernand.

LE CLERC du Notaire.

UN CROCHETEUR.

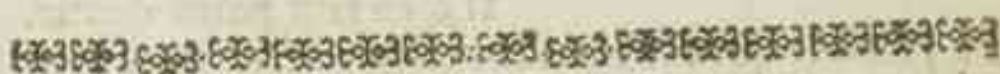
OLIVE, blanchisseuse.

UNE PAYSANE.

La Scene est à l'une des Portes de Genes.



LA RAPINIERE
OU
L'INTERESSE.
COMEDIE.



ACTE I.

SCENE PREMIERE.
FERNAND, DORANTE.

FERNAND.



Uy, puisqu'ainsi pour moy vous voulez
vous commettre,

Avec un tel secours j'ose tout me pro-
mettre :

D'un bizarre tuteur les transports outrageans
Céderont aux efforts de vos soins obligeans,
Et je sens que mon cœur animé d'espérance
S'en fait secrètement un plaisir par avance.

A

LA RAPINIERE, DORANTE.

Fernand je suis ravy , pour répondre à vos vœux,
Qu'une pareille ardeur nous enflamme tous deux,
Que nôtre sang d'accord avec l'amour conspire
A nous donner les biens, où cette ardeur aspire,
Et que pour affermir encor nôtre amitié,
Ils travaillent tous deux aujourd'huy de moitié.
Vous aimez Leonore & moy j'aime Isabelle,
L'une & l'autre à nos yeux paroist aimable & belle,
Et j'espere que l'une au plus tard dans demain
Pourra m'acquiescir l'autre, en vous donnant la main.

FERNAND.

Dorante cependant , Monsieur la Rapiniere
Est un homme bâty d'une étrange maniere ;
Et dequoy qu'aujourd'huy mon cœur s'ose flatter,
Quand je songe qu'il est....

DORANTE.

Il n'en faut point douter.

Le pouvoir que sur nous luy laissa nostre mere ,
De disposer de nous comme feroit un pere ,
M'a fort embarrassé depuis un certain tems ;
Mais devenu majeur , désormais je prétens
Du destin de ma sœur être à mon tour l'arbitre :
Le sang & mon employ m'en donnent un bon titre.

Nous avons des amis , & sur ce testament
Le Sénat nous rendra justice assurément.
Tout ce que j'apprehende , est que si l'on l'irrite ,
Il ne donne son bien . & ne nous deshérite.

FERNAND.

Hé , Monsieur , qu'avez-vous affaire de son bien ?
Vous en avez assez , sans attendre le sien.
Faut-il qu'à ces égards votre raison s'applique ?
Déjà vous tenez rang dans cette République ,
Et Genes quelque jour sçaura mieux s'acquiescir
De ce qu'un pere & vous avez sçu mériter.

COMEDIE.

3

DORANTE.

D'un si frivole espoir je ne fais point capable,
Et ce n'est point ce soin aujourd'huy, qui m'accable.
Les services d'un mort sont bien-tost effacez,
Et les miens sont assez déjà recompensez.
Je songe à ménager un tuteur trop avare;
Mais il est devenu si dur & si bizarre,
Depuis qu'en ses conseils, certain Monsieur Griffon
L'anime, comme luy, de l'esprit du Démon;
D'un tel original imitateur fidele,
Il se compose en tout, sur ce méchant modele.
Le titre fastueux de Fermier Général
Le rend de jour en jour mille fois plus brutal:
Il ne veut voir personne, & son abord farouche
Glace les plus hardis, & leur ferme la bouche.
Il donne en certains jours, par un faste inouï,
Comme un homme d'Etat, audience chez luy.
Là, d'un grave maintien, & d'un regard sauvage,
Il reçoit des Commis les respects & l'hommage;
Il y traite ces gens, comme autant de captifs.
Tous ses mots sont autant d'Arrêts définitifs.
Les présens sont chez luy les patrons & les guides,
Et l'on n'ose venir luy parler, les mains vuides.

FERNAND.

Mais comment vôtre mere a-t'elle pû choisir
Cet homme ?...

DORANTE.

Il étoit seul fait selon son desir.
C'étoit son bon parent, prudent, sage, ceconome,
Et jamais à son goût, ne fut plus honnête homme.
Luy seul sur son esprit avoit quelque pouvoir.
Vous ne sçavez pourquoi ?

FERNAND.

Non.

DORANTE.

Vous l'allez sçavoir.

A ij

4 LA RAPINIERE,
Par là, de sa famille elle se montroit digne ,
Fille de Partisan , mais partisan insigne ,
Dont l'esprit inquiet mettoit tout son repos
A faire des partis , & forger des imposts ,
Et dont le cœur avare & l'ame devorante ,
Dans vingt ans épargna vingt mil écus de rente :
Fille unique , en un mot c'étoit un grand party.

FERNAND.

J'entens.

DORANTE.

Mon pere fut en secret averty ,
Que le sien redoutant les Syndics de l'Office ,
Quelque taxe , un exil , ou peut-être un supplice ,
Souhaittoit prudemment , pour en parer les coups ,
Dans les gens de faveur luy choisir un époux.
Vous sçavez qu'il étoit d'une famille illustre ;
Ses services encor en augmentoient le lustre ;
Mais les biens qu'il avoit reçus de ses parens ,
Pour son ambition n'étoient pas assez grands.

FERNAND.

Beaucoup d'honnêtes gens ont ce malheur.

DORANTE.

Mon Pere

Etant en cet état , épousa donc ma mere ,
Préférant l'intérêt à la naissance , au sang ,
Afin d'avoir dequoy soutenir mieux son rang.
Il fut bien-tost après Gouverneur de Savonne ,
Puis de Corse , & par tout payant de sa personne ;
Des Galeres ensuite , il fut fait Général ,
Et l'on parloit déjà de le faire Admiral ,
Quand un coup impréveu , de nos destins contraires ,
Luy fit trouver la mort en suivant des Corsaires.
Ma mere dont les soins ne tendoient qu'à gagner ,
Et dont les entretiens n'étoient que d'épargner ,
Eut un veuvage court : dans la cinquième année
Elle vid tout à coup trancher sa destinée ,

COMEDIE.

Et pour comble de maux , nous donna pour tuteur
Monsieur la Rapiniere.

FERNAND.

Ah juste ciel !

DORANTE.

Ma sœur

Fut dans ce testament la plus intéressée ;
Car elle la soumit à l'humeur in'ensée
Du brutal , luy donnant sur elle un plein pouvoir ,
Voulut qu'il prît luy seul le soin de la pourvoir ;
Et pour pousser enfin , l'erreur jusqu'à l'extrême ,
Qu'il eût encor le choix de l'épouser luy-même.

FERNAND.

O Dieux ! vid-on jamais plus grand aveuglement ?
Hé , ne pourroit-on pas casser ce testament ?

DORANTE.

Comment ? de nos parens n'est-il pas le plus pro-
che ,
Par sa femme ?

FERNAND.

Il est vrai ; mais est-il sans reproche ?
Et le Sénat peut-il autoriser ce choix ?
Mais dites-moy , son nom marque qu'il est François.

DORANTE.

Il est vrai , c'est un point encore que j'oublie.
Depuis vingt ans , au plus , il est en Italie :
Ne pouvant demeurer en France en liberté ,
Il vint icy chercher un lieu de sûreté.
Ce que j'en sçay de plus , c'est qu'on dit que son
pere

De Basse-Normandie étoit originaire ;
Qu'il s'étoit fait Prevost de la ville du Mans ;
Ainsi tous ses parens sont Manceaux ou Normans.

FERNAND.

Comment ? il est donc fils de ce la Rapiniere
Dont je lisois encor la semaine derniere

A iii

LA RAPINIERE,

La ridicule hïstoire & la haute valeur ?
Je ne m'étonne plus , étant fils de voleur ,
S'il aime tant à prendre.

DORANTE.

Enfin ouy , c'est luy-même.

Je me suis mis en tête un certain stratageme...
Avez-vous un valet, qui soit adroit & fin ?
Et qui puisse...

FERNAND.

Ouy, j'ay là Mascarille & Jasmin,
Qui sont tous deux adroits, autant que l'on puisse
être.

DORANTE.

Appellez-les.

FERNAND.

Jasmin, Mascarille.

SCENE II.

FERNAND, DORANTE,
MASCARILLE, IASMIN.

MASCARILLE.

Mon Maître:

JASMIN.

Dy-donc Monsieur, benest, & connois ton erreur:
On te croira valet de quelque laboureur.
Mon Maître, il est aisé de voir à ton langage
Que tu viens de quitter fraîchement ton Village.

MASCARILLE.

Pourquoy ? mon Maître, hé bien, ne l'est-il pas ?

JASMIN.

D'accord.

COMEDIE.

7

MASCARILLE.

De l'appeller ainsi, je n'ay donc pas grand tort.

JASMIN.

Tu dois parlant à luy, dire Monsieur ; aux autres ,
Parlant de luy , mon Maître.

FERNAND à *Dorante.*

He bien ?

DORANTE.

Les bons Apôtres !

Ma foy , ces deux garçons valent leur pesant d'or.
Sçais-tu bien écrire.

JASMIN.

Ouy : Car deffunt Barbedor
Fameux Maître à Paris, fut parrain de mon Pere ,
Et de plus bon amy , dit-on , de ma grand-mere.

DORANTE.

Ah ! c'est assez , pour être un célèbre écrivain.

JASMIN.

On m'a dit que mon pere apprit de son parrain ,
Qu'il se rendit expert , sçavoit l'Arithmétique ,
Parloit fort bien Latin , entendoit la pratique ,
Ayant écrit long têmes dans un des Châtelets ,
Et sçavoit tous les tours que l'on fait au Palais.
Or, comme un fils bien né tient toujours de son
pere ,

Jugez par-là , Monsieur , de ce que je sçay faire.

DORANTE.

On peut laisser ses biens sans ses perfections ,
Et souvent cette regle a des exceptions.

JASMIN.

Il est vray ; mais on peut être fait de maniere ,
Que l'esprit

DORANTE.

Connois-tu Monsieur la Rapiniere ?

JASMIN.

Ce Partisan , chez qui vous demeurez .

A iiij

LA RAPINIERE.
DORANTE.

Ouy.

JASMIN.

Non.

J'en connois seulement la demeure & le nom,
Pour avoir quelquefois par l'ordre de mon Maître,
Été vous y trouver, ce que j'en puis connaître.
De plus, c'est son renom d'insigne maltostier,
Et de Fesse-mathieu, c'est à dire usurier, [che,
D'être en argent comptant un Crésus, mais plus chi-
Et plus vilain cent fois encore qu'il n'est riche.
Mais pardon, car peut-être est-il de vos amis.

DORANTE.

Je te veux aujourd'huy faire un de ses Commis.

JASMIN.

De ses Commis, Monsieur? quoy, de ces rats de
caves?

DORANTE.

Non, non, de ces Commis qui sont toujours si braves,
Qui reçoivent l'argent, & qui dans leur Bureau
Sont si fiers, qui jamais ne touchent le chapeau,
Quand on vient leur parler, & qui font moins de
compte (Comte,
D'un homme comme moy, d'un Marquis & d'un
Dont ils sont quelquefois au besoin caressez,
Que du moindre laquais de leurs Intéressez.
Qui deviennent Fermiers au Bail suivant.

JASMIN.

La peste!

Et combien par année aurai-je bien de reste?

DORANTE.

Pour leurs appointemens, on leur donne, dit-on,
Huit cens livres au moins, & le tour du bâton,
Ce sont certains profits qu'on reçoit en cachette,
Dont l'on ne charge point le livre de recepte,
Et qui valent souvent encor trois fois autant.

COMEDIE.

9

JASMIN.

Mais de cecy mon Maître est-il bien consentant?
Monfieur, qu'en dites-vous?

FERNAND.

Va, laisse-toy conduire.

DORANTE.

Suy-moy, vien, & de tout j'aurai soin de t'instruire.

SCENE III.

FERNAND, MASCARILLE,
FERNAND.

QUEL dessein peut avoir Dorante en tout cecy?
MASCARILLE.

Monfieur, vous en ferez dans peu mieux éclaircy.
Je croy que c'est un tour, que vôtre amy prépare.
Pour tromper tous les soins de son tuteur avaré.
Il luy manquoit encor un fourbe, pour celà.
Et Jasmin justement à poinct s'est trouvé-là.

FERNAND.

Pour servir un bon Maître, on doit tout entrepren-
(dre,

MASCARILLE.

Doit-on pas pour luy plaire, aussi se faire pendre?

FERNAND.

Non, mais on doit du moins courir quelque danger,
Quand on trouve par là, moyen de l'obliger.

MASCARILLE.

D'un si hardy dessein Jasmin est seul capable,
Et tout autre que luy vous est insupportable.

FERNAND.

Peut être ferois-tu quelque chose pour moy,
En un besoin aussi?

LA RAPINIERE,
MASCARILLE.

Qui moy, Monsieur ?
FERNAND.

Oui, toy.

MASCARILLE.

Un esprit qui ne peut de soy-même connaître
Les têmes où l'on doit dire ou Mr ou mon Maître,
Peut-il à vôtre avis, être fort inventif.
Non, non, & de Jasmin je ne suis qu'apprentif.

FERNAND.

Mascarille, à tous deux je sçai rendre justice,
Avant toy tu le sçais, il est à mon service.
De plus certain brillant, qu'on découvre d'abord,
Frappe....

MASCARILLE.

Tout ce qui luit, bien souvent n'est pas or.

FERNAND.

Je le sçais, mesme en toy j'en trouve un témoignage.

MASCARILLE.

Bon!...

FERNAND.

Mais ne parlons pas de celà davantage.

MASCARILLE.

Soit, ça, que voulez-vous?

FERNAND.

Je desire sçavoir,

Si tu veux me servir.

MASCARILLE.

Oui, de tout mon pouvoir.

Car nul n'est obligé, dit-on, à l'impossible.

FERNAND.

Tu connois bien l'objet, pour qui je suis sensible?

MASCARILLE.

Oui dà, je connois bien la sœur de vôtre ami,
Pour qui vos tendres yeux n'ont pas toujours dor-
my.

COMEDIE.

11

FERNAND.

Que t'en semble?

MASCARILLE.

Ma foy, je la trouve jolie.

FERNAND.

Dy-moy, pourrois-tu pas trouver par ton génie,
Quelque galant moyen de me faire.

MASCARILLE.

J'entens,

Passer avec la belle une heure de bon têmes.

FERNAND.

Maraut, tu pourrois bien attirer ma colere.

MASCARILLE. (plaîre?

Quoy, vous voulant du bien, pourrois-je vous dé-

FERNAND.

Que tu-fais le plaissant icy mal à propos!

MASCARILLE.

Cà parlons sagement.

FERNAND.

Sçaches donc en deux mots...

MASCARILLE.

Quoy?

FERNAND. (dresse,

Que je voudrois bien, pour marquer ma ten

Faire quelque présent à ma belle maîtresse,

De nippes, de rubans, de bijoux curieux,

Et de tout ce qui peut enfin plaîre à ses yeux;

Mais comme sur ce poinct elle est fort circonspecte,

Je veux lui faire voir combien je la respecte,

Par les précautions que j'y veux apporter.

Cà, ne pourrois-tu point lui faire présenter,

Par exemple un beau poinct, mais de telle maniere,

Que je ne choque point son humeur un peu fiere.

Rêve un peu.

MASCARILLE.

Quoy, Monsieur? vous faites le Docteur,

Et vous avez encor besoin d'un Conducteur ?
 Ah ! que ces blonds cheveux couvrent peu de cervelle.
 Monsieur la Rapiniere aime fort cette belle ,
 M'a t'on dit.

FERNAND.

Ouy.

MASCARILLE.

De plus il est Fermier ,

FERNAND.

Après.

MASCARILLE.

Il visite souvent le Bureau d'ici près ,
 Sans doute, puisqu'il est si près de sa demeure.

FERNAND.

Où veux-tu donc venir ? si j'en sçay rien, je meure.

MASCARILLE.

Nous y voicy bien-tost , disposez vos présens ,
 Donnez les à porter à de certaines gens ,
 Qui sans les déclarer, entreront dans la Ville ;
 Les Commis du Bureau, nation incivile ,
 De même qu'on en trouve aux portes de Paris ,
 Surveillans comme chats qui guettent la souris ,
 Viendront fondre dessus, d'une grande vitesse ,
 Les foudrilleront par tout.

FERNAND.

Je comprends ton adresse,
 Tout ce que j'enverray, saisi par ces Commis ,
 Dans les mains du Fermier sera bien-tost remis.
 Luy, se montrant d'humeur libérale & civile ,
 En fera sur le champ présent à sa pupille ,
 D'autant plus, qu'ils seront à son usage.

MASCARILLE.

Et ouy ,

Vous l'avez deviné.

FERNAND.

Tu m'as tout réjoüy.

Par

COMEDIE.

13

Par cette invention... Mais si ces Commis mêmes,
Dont les demangeaisons de prendre sont extremes,
Retiennent mes présens.

M A S C A R I L L E.

Bon ! nôtre amy Jasmin
N'en prendra-t-il pas soin ? Vous sçavez que demain,
Il doit être Commis.

F E R N A N D.

J'admire ton genie...

SCENE IV.

FERNAND, MASCARILLE,
LA FLEUR.
FERNAND.

A h, ah ! voilà la Fleur. he bien, ma Compagnie ?

L A F L E U R.

Monsieur , elle va bien Dieu mercy maintenant ,
Depuis que vous avez changé de lieutenant.
C'est la plus belle enfin , qui soit dans vint mille.
Tenez Monsieur, lisez. Serviteur Mascarille.

M A S C A R I L L E.

He bien , Monsieur la Fleur , comment vous portez
vous.

L A F L E U R.

Tu vois, Morgué , tout prêt à boire quatre coups.
Je suis depuis dîné , venu sans boire goutte ,
Et jamais je ne vis vne si triste route.

M A S C A R I L L E.

Voulez vous m'assister ?

B

LA RAPINIERE
LA FLEUR.

Ouy dà, tres volontiers.

Enquoy ?

MASCARILLE.

Pour attraper icy ces Maltoftiers.

Vous sçavez, ces Commis qui sont à cette porte,
Qui veulent visiter tout ce que l'on apporte ?

LA FLEUR.

Ouy.

MASCARILLE.

De certains bijoux qu'ils saisiront demain,
Sans doute leur pourront affrioler la main.

LA FLEUR.

Quels bijoux ?

MASCARILLE.

Vous sçavez tantost tout le mistere.

FERNAND à la Fleur après avoir leu.

J'y répondray demain.

MASCARILLE.

Monfieur, pour vôtre affaire,

Dans la Fleur que voilà, nous avons un threfor.

FERNAND.

Bien. Qu'il aille avec toy.

MASCARILLE.

Je vous demande encor,

Par grace, qu'aux dépens de ces gens de barriere,
Vous nous laissiez tous deux, un peu donner carriere.

FERNAND.

Et pourquoy ? Ces Commis t'ont-ils fait quelque
tort ?

MASCARILLE.

Non pas Monfieur; mais, c'est que je les hais à mort,
Et je les veux aussi joier à ma maniere.

FERNAND.

J'y consens; mais voicy Monfieur la Rapinier:
Ton visage en cecy, luy doit estre inconnu,
Je m'en vay luy parler.

SCENE V.

LA RAPINIERE , M. LE BLANC,

FERNAND.

M. LE BLANC.

Monsieur, j'étois venu,
Fondé sur vos bontez, animé d'espérance,
Pour vous faire chez vous tres-humble remontrance,
D'avoir un peu d'égard aux pertes que je fais,
Dans un malheureux bail & deux maudits forfaits..

LA RAPINIERE.

A l'autre, vous perdez toujours à vous entendre.

M. LE BLANC.

Mais...

LA RAPINIERE.

Mais monsieur le Blanc, qui vous les a fait prendre?
Est-ce moy?

M. LE BLANC.

Non Monsieur.

LA RAPINIERE.

He bien donc?

M. LE BLANC.

Le haut prix,

Que...

LA RAPINIERE.

Vous avez creu prendre, & vous vous trouvez pris.
Vous n'êtes pas le seul.

M. LE BLANC.

Il est vrai, c'est ma faute.

B ij

LA RAPINIERE;

LA RAPINIERE.

Depuis quand avez vous cette Ferme si haute ?

M. LE BLANC.

Depuis quatorze mois.

LA RAPINIERE.

Mais étiez vous mineur ?

Quand vous avez signé ?

M. LE BLANC.

J'ay cinquante ans Monsieur.

LA RAPINIERE.

Tant pis ; vous aviez l'âge.

M. LE BLANC.

Ah, la funeste Ferme !

J'en paye au grand Bureau vingt mil écus par terme.

J'ay comme vous sçavez avancé le premier,

J'ay payé le second ; le troisiéme & dernier

Sont encor à payer : car Monsieur, la recepte,

Qu'en un an les Commis dans les Bureaux ont faite,

N'excede pas je croy, soixante mil écus,

Les établissemens, frais de régie....

LA RAPINIERE.

Abus.

M. LE BLANC.

L'intérêt de l'argent, les présens qu'il faut faire...

LA RAPINIERE.

Abus.

M. LE BLANC.

Les pensions....

LA RAPINIERE.

Mais voulez vous vous taire ?

M. LE BLANC. (nous.

He ! vous sçavez Monsieur, tout cela mieux que vous avez....

LA RAPINIERE.

C'en est trop, allez, retirez vous.

Je suis las d'écouter vos insolentes plaintes,
Payez, ou n'attendez de nous rien que contraintes,
Que garnisons chez vous, & que sévéritez,
Rien qu'exécutions, rigueurs & duretez.

M. LE BLANC.

Je demande à compter Monsieur, de Clerc à Maître.
LA RAPINIERE.

Payez, & c'est là tout ce que je veux connaître.
Allez, c'est assez dit.

SCÈNE VI.

LA RAPINIERE, FERNAND.

LA RAPINIERE.

Nous vous ferons, ma foy,
Soutenir comme il faut, ou vous direz pourquoy,
Postiche sousfermier de nouvelle fabrique,
Que si légèrement quittez votre boutique.
Il valoit mieux pour vous, être toujours mar-
chand,

Que de venir icy faire le chien couchant.
Vous avez sottement voulu tâcher des Fermes;
Parbleu, vous payerez exactement vos termes,
Sinon, vous le verrez dans huit jours publier
A votre folle enchere, & sans aucun quartier.

FERNAND.

Monsieur, depuis long tēms votre mérite extreme.

LA RAPINIERE.

M'en voulez vous monsieur?

FERNAND.

Ouy Monsieur à vous même.

B iij

LA RAPINIERE,

LA RAPINIERE.

C'est peut-être un filou, qui cherche à me voler;

FERNAND.

M'a fait chercher le bien de vous pouvoir parler,
Dans le dessein de faire avec vous connoissance . . .

LA RAPINIERE.

Est-ce pour quelque employ, qui soit en ma puissance;

Etes vous Sous-fermier, Croupier, ou bien Cômis ?

FERNAND

Non, je cherche l'honneur, d'être de vos amis.

LA RAPINIERE.

Je vous suis obligé. *bas.* Les gens de cette taille,
A des gens comme nous, n'augurent rien qui vaille.

FERNAND.

J'étois venu Monsieur, . . .

LA RAPINIERE. *bas.*

Ouy dà, pour m'affronter.

FERNAND.

Vous prier seulement.

LA RAPINIERE.

Je n'ay rien à prêter,

Serviteur.

FERNAND.

Mais Monsieur . . .

LA RAPINIERE.

Chacun sçait ses affaires.

Il faut donner icy les ordres nécessaires.

Etes vous là la Roche ?

LA ROCHE *dans le Bureau.*

Ouy Monsieur.

LA RAPINIERE *à Fernand.*

Serviteur.

FERNAND *s'en allant.*

Quoy donc ? ay-je l'habit & l'air d'un affronteur ?

Peut-on voir sous le Ciel un plus insolent homme !

Mais sans me rebuter d'un accueil qui m'assomme,
Cherchons d'autre moyens d'aborder ce bourreau.

SCENE VII.

LA RAPINIERE, LA ROCHE.

LA RAPINIERE.

Voyons, quelle recette a-t'on faite au Bureau?
N'avez vous rien saisi? voyons un peu vos livres.

LA ROCHE.

On a reçu Monsieur, environ deux cens livres.

LA RAPINIERE.

Deux cens livres par jour? comment donc? sur ce
pié,

J'y perdray tout au moins, par an plus de moitié?
De tout têmes cette porte en rendit au moins quatre.

LA ROCHE.

Monsieur, il n'entre rien qu'asnes chargez de plâtre,
Que farines, que pains, dois-je les arrêter?

LA RAPINIERE.

Autant bêtes que gens, il faut tout visiter.

LA ROCHE.

Mais Monsieur, vous sçavez que cette exactitude
Vous a souvent causé beaucoup d'inquiétude.

Vous ressentez encor ce que ces jours derniers

Mon camarade a fait au chef des fontainiers:

Pour avoir confisqué dix ou douze bouteilles,

On en souffre chez vous des peines sans pareilles.

Il s'est vengé de vous, en vous ôtant vos eaux,

Il a même dit-on, fait couper les tuyaux,

B iij

Qui pouvoient en donner à Messieurs vos confreres
Et voila les effets de vos ordres séveres.

LA RAPINIERE.

J'y sçauray donner ordre, & j'en auray raison:
On n'ôte pas ainsi les eaux d'une maison.

LA ROCHE.

Vous y perdrez Monsieur, vôtres têmes & vos peines,
Vous luy prenez son vin, il reprend ses fontaines.

LA RAPINIERE.

He bien soit, j'aime mieux cent fois n'en point avoir,
Que de voir faire icy mollement son devoir.

Tantôt ne manquez pas d'apporter le registre,
Avec vôtres recepte.

LA ROCHE *bas.*

Ah ! quel regard sinistre.

LA RAPINIERE.

Ces Dames-cy pourront peut être m'empêcher,
D'entrer dans le Bureau.

SCENE VIII.

LA RAPINIERE, ISABELLE,
LEONORE.

ISABELLE.

JE ne puis plus marcher,
He laquais ! va t'en dire au cocher qu'il approche

LA RAPINIERE.

Entrez icy Madame. Oh ! des sieges, la Roche !
Vous ferez s'il vous plaît, les honneurs du logis.
Leonore, & tandis qu'avecque mon Commis
Je vais examiner une petite affaire,

COMEDIE.

21

Vous vous reposerez.

ISABELLE.

Il n'est pas nécessaire ;

Monsieur, j'ay mon Carrosse icy près, qui nous suit,
Et j'ay quelque visite à rendre avant la nuit.

LA RAPINIERE.

Tout ce qu'il vous plaira je cede tout aux belles,
Et suis comme le bois, de quoy l'on fait les vielles,
Toujours de bon accord. Vous pourriez cependant,
Entrer & vous asseoir toujours, en l'attendant.

LEONORE.

Ah ! quel charmant plaisir on goûte à la campagne,
Mon oncle.

LA RAPINIERE.

L'on appelle ainsi dans la Romagne,
Un cousin qui sur nous a le germain.

ISABELLE.

J'entens.

LEONORE.

La belle promenade ? Ah, l'agréable tème !
Donnez vous le plaisir quelque jour, je vous prie,
D'aller goûter le frais la bas dans la prairie.
Ces tapis émaillez entourez de ruisseaux,
L'ombrage des peupliers, le chant de mille oyseaux
Ont eu pour nous ce soir une douceur extreme.

LA RAPINIERE.

Chacun selon son goût, en trouue en ce qu'il aime.
Nous ne devons jamais disputer sur les goûts :
Les vns aiment piquant, les autres aiment doux,
Et chacun se flattant dans cette différence,
Croid toujours, que l'on doit au sien la préférence.

LEONORE.

Je sçay ce que l'on peut me dire sur ce point.
Mais enfin le bon sens....

LA RAPINIERE.

Vous ne connoissez point

LA RAPINIERE.

Le plaisir que l'on goûte , à gagner des pistolles.
LEONORE.

Moy ? non.

ISABELLE.

Ni moy non plus.

LA RAPINIERE.

Vous êtes donc des folles ,
De vouloir raisonner sur le fait des plaisirs :
Celuy du gain doit seul faire tous nos desirs.
Il est jour de marché demain , sans plus attendre ,
Je veux moy même icy vous le faire comprendre .
Et je vous feray voir pour divertissement ,
Le profit qu'on y fait en un jour seulement.
Madame , voulez vous être de la partie ?

ISABELLE.

J'en serois sans mentir, Monsieur, mal divertie :
Car tous les gains du monde ont pour moy peu
d'appas.

LA RAPINIERE.

Oh, oh !

ISABELLE.

Celuy du jeu même ne me plaît pas.

LA RAPINIERE.

Le goût du gain est bon , de quelque endroit qu'il
vienne ,

Et pour moy j'eus toujours l'ame vespasienne.

LEONORE.

Mais Madame , demain pourra-t'on pas vous voir ,
A quelque heure du jour ?

ISABELLE.

J'y feray mon pouvoir,
Nous allons au matin voir une métairie ,
A trois milles d'icy .

LEONORE.

De grace , je vous prie
D'arrêter un moment en passant.

ISABELLE.

Et nos freres peut-être, en seront-ils tous deux.
LEONORE.

Tant mieux.

LA RAPINIERE.

Ah ! s'il vous plaît, Madame, point de frere.
ISABELLE.

Monfieur, le mien n'a point un visage à déplaire.

LA RAPINIERE *bas.*

Tant pis.

LEONORE.

Il est galant, spirituel, bien-fait.

LA RAPINIERE *bas.*

Tant pis.

LEONORE.

Qui fçait donner grace à tout ce qu'il fait.

LA RAPINIERE *haut.*

Tant pis.

ISABELLE.

Tant pis, Monfieur ?

LA RAPINIERE.

Ouy dà tant pis, Madame.

ISABELLE.

Et pourquoy ? vous n'avez ni maistresse ni femme.

LA RAPINIERE.

Quelque jour...

ISABELLE.

Bon, voicy mon carosse, à demain.

LA RAPINIERE *bas.*

La Civilité veut que j'offre icy ma main,

Et pour tacher de plaire à l'objet que l'on aime,

Il faut se dérober quelque chose à soy même.

SCENE IX.

LA RAPINIERE, LA ROCHE,
UN CROCHETEUR.

LA RAPINIERE.

Mais que vois-je ? on se bat ! que veut dire
cecy ?

LA ROCHE.

C'est un faquin, Monsieur, que j'ay surpris icy,
Avecque ce cartaut.

LA RAPINIERE.

Qu'est-ce ?

LA ROCHE

Du vin d'Espagne.

LA RAPINIERE *au Crocheteur.*

Sçais-tu qu'à nous tromper, on perd plus qu'on ne
gagne ?

LE CROCHETEUR.

Monsieur, c'est un présent, que deux de vos amis
Vous envoient, ainsi qu'ils vous avoient promis.
Ce sont Messieurs Pazzi.

LA RAPINIERE.

Qui que ce soit, n'importe ;

Tu le devois d'abord déclarer à la porte ;
Et j'aime mieux l'avoir par confiscation,
Que de leur en avoir quelque obligation.

LE CROCHETEUR.

Mais jamais dureté n'approcha de la vôtre.

LA RAPINIERE.

Hé bien, je leur permets d'en envoyer un autre,
Dis-leur, dès à présent je le tiens déclaré.

LE CROCHETEUR.

Bon !

LA RA-

COMEDIE.

25

LA RAPINIERE.

Mais pour celui-cy , néant.

LE CROCHETEUR.

Quel altéré !

Payez-en donc le port , il est à votre adresse.

LA RAPINIERE.

Ceux qui t'ont employé , te payeront.

LE CROCHETEUR à part.

La presse

Sera grande à servir ce vilain.

LA ROCHE.

Serviteur.

LE CROCHETEUR.

Que la fièvre te serre & te ronge le cœur ,
Ladre , maudit avare , au diable , & que la peste
Répande un jour sur toy ce qu'elle a de funeste.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LA RAPINIERE *seul.*



E croy voir en tous lieux la mort
qui me poursuit.

Je n'ay presque point clos l'œil
de toute la nuit.

Je suis tout inquiet, certain cha-
grin me ronge :

Le peu que j'ay dormy, s'est passé
tout en songe.

J'ay rêvé que malgré mon esprit diligent,
On avoit à mes yeux, volé tout mon argent.
J'ay vu des œufs cassés, des perles défilées,
De funestes hyboux des troupes assemblées,
Introduites chez moy par un monstrueux loup ;
Enfin ce songe affreux me fatigue beaucoup.
Cet homme, qu'hier au soir je trouvay dans la
ruë,

Me revient à l'esprit ; mon ame toute émuë,
Pour appaiser son trouble, en vain veut s'efforcer,
Je ne scaurois jamais m'empêcher d'y penser.
Je veux sur un party pressentir Léonore,
Puis après, luy montrer à quel point je l'adore ;

Mais pour y réussir, je prétens qu'en ce jour,
 L'intérêt serve icy de guide à mon amour.
 Les biens assez souvent nous tiennent lieu de char-
 mes,
 Ils épargnent souvent bien des soins & des larmes,
 Et tel se rend heureux par ses nombreux écus,
 Qui pour ses grands deffauts n'auroit que des re-
 buts.
 Je veux luy faire voir les grands gains d'une année,
 Par l'engageant essay d'une seule journée :
 J'ay choisi celle-cy favorable à mes vœux,
 Et j'espère obtenir par là, ce que je veux.
 Voyons en l'attendant, ce qu'aura fait la Roche,
 Si le marché va bien... Mais un homme s'appro-
 che,
 Qui me paroît avoir dessein de me parler.
 On conspire aujourd'huy sans doute à me voler.

SCENE II.

LA RAPINIERE, JASMIN *vêtu*
en Gentilhomme ruiné.

JASMIN.

IL le faut aborder d'une douce maniere. *à part.*
 Monsieur, n'êtes-vous pas Monsieur la Rapinie-
 re ?

LA RAPINIERE.

Selon ; pourquoy Monsieur ? & que luy voulez-
 vous ?

Voicy sans doute encor quelqu'un de mes filoux. *à*

JASMIN.

Monsieur, n'avez-vous pas l'honneur de le con-
 nître ?

LA RAPINIERE,
LA RAPINIERE.

Selon ; pourquoy, Monsieur ? je le connois peut-être,

Et peut-être que non.

J A S M I N.

C'est qu'hier je promis
De luy rendre un Billet d'un de ses bons amis.

LA RAPINIERE.

Quel est-il cét amy ? *à part.* Voyons la fourberie,

J A S M I N.

Monsieur Harpin Banquier.

LA RAPINIERE.

Ah ! Monsieur, je vous prie,
Pardonnez, s'il vous plaît, à mon aveuglement :
Certaine affaire icy m'occupe étrangement.
C'a voyons, avez-vous besoin de mon service ?

J A S M I N.

Ouy, Monsieur, vous pouvez me rendre un bon office :

Et c'est pour ce sujet que nôtre amy commun
Se rend, ainsi que moy, près de vous importun.

LA RAPINIERE.

Oh ! vous êtes chez moy, les Maîtres l'un & l'autre,

Et je suis serviteur...

J A S M I N.

Monsieur, je suis le vôtre.

LA RAPINIERE *lit.*

Sur l'assurance que vous m'avez donnée, Monsieur, de m'obliger, quand vous en trouveriez l'occasion ; vous voulez bien que Monsieur du Jasmin, nôtre amy, vous saluë aujourd'huy de ma part, pour vous offrir ses services : C'est un Gentilhomme qui a autant de mérite que de naissance, & que la fortune envieuse n'a pas traité fort favorablement. Il est aussi honnête homme qu'entendu dans les affaires ; & vous me ferez un sen-

sible plaisir de l'employer. *J. suis, Monsieur,*
offre Serviteur, HARPIN.

Ouy-dà. Vous avez eu déjà quelques emplois ?

J A S M I N.

Ouy, Monsieur, j'ay long-têms contrôllé les Ex-
 ploits.

L A R A P I N I E R E.

Ces sortes d'emplois-là ne sont que bagatelles.

J A S M I N.

De plus, j'ay travaillé trois ans dans les Gabelles,
 Et j'ay servi deux ans sous Monsieur Marchepont.

L A R A P I N I E R E *à part.*

Ah ! c'est assez pour être un achevé fripon ;

Et s'il avoit encor servi la Plaiderie,

On le feroit juré dans l'art de fourberie.

C'est une bonne école assurément. *à J. Min.*

J A S M I N.

Ma foy,

On n'a pas grand besoin de témoins avec moy.

Il arrive souvent de certaines affaires,

Où ces gens ne sont pas tout-à-fait nécessaires ;

Où pour preuve, le Juge exige seulement

Du Commis saisissant, la plainte & le serment.

C'est autant de gagné pour vous.

L A R A P I N I E R E.

Quoy ?...

J A S M I N.

Chose sûre :

S'il ne tient qu'à jurer, nous sçavons comme on ju-
 re.

Je vay de têmes en têmes, chez certains hôteliers

Sur la route, chez qui logent les Voituriers.

L A R A P I N I E R E.

Hé bien, que faites-vous dans ces hôtelleries ?

J A S M I N.

Moyennant quelque argent, les Valers d'écuries,

C iij

LA RAPINIERE,

Pendant que tout le monde est dans un plein repos ;
Fourrent adroitement au milieu des balots ,
Un sac de sel , du lard , un jambon , des saucisses...

LA RAPINIERE.

Je ne puis admirer assez ces artifices ;
Et ces inventions ont dequoy me charmer.

J A S M I N.

A la porte , Dieu sçait , si je sçay m'escrimer :
Et les Procès-verbaux... faut voir... sur ma parole.

LA RAPINIERE.

Entrez , pour commencer , vous ferez le Controlle.

SCENE III.

LA RAPINIERE, LA ROCHE.

LA RAPINIERE.

H E bien ?

LA ROCHE *à la droite.*

Hé bien . Monsieur , cela ne va pas mal.

LA RAPINIERE *le faisant passer à la gauche.*

Est-ce là vôt're place , incivil animal ?

LA ROCHE.

Excusez , je prenois la gauche pour la droite.

LA RAPINIERE.

A combien peut monter déjà vôt're recepte ,
Depuis que cette porte est ouverte ?

LA ROCHE.

A combien ?

A plus de trente écus.

LA RAPINIERE.

Bon , voilà qui va bien ;

LA ROCHE.

Sans compter quelques droits que j'ai pris en nature,

Comme chapons , poulets , œufs , fruits , à l'avanture ,

Comme ils se sont trouvez , ainsi qu'hier au soir
Vous m'aviez ordonné.

LA RAPINIERE.

C'a , nous allons les voir.

LA ROCHE.

J'ai saisi deux cochons , qui devant cette porte
Courroient comme Sergens que le Démon emporte,
Pour n'avoir pas payé les droits du Pié-fourché.

LA RAPINIERE.

Et le Maître :

LA ROCHE.

Il alloit pour les vendre au marché ,
Et venoit après eux ; mais ces bêtes lâchées ,
Avant lui , trente pas étoient déjà passées ,
Ainsi j'ai refusé sa déclaration ,
En l'accusant toujours de contravention ;
Et suis dans mon propos toujours demeuré ferme.

LA RAPINIERE *l'embrassant.*

Voilà comme l'on fait le profit d'une Ferme :
Voilà de la façon , qu'on peut se rendre un jour ,
Digne des grands emplois , puis Fermier à son tour.
Je parlerai de vous demain à l'assemblée.

LA ROCHE.

Monsieur, vous sçavez bien que depuis cette année,
On a rogné le tiers de mes appointemens ,
Qu'on ne me donne plus ni frais , ni logemens ,
Et que la pension qu'il faut que je vous fasse
Encor...

LA RAPINIERE.

Ouy, plaignez-vous, la Cour vous fera grace :
Croyez-vous être seul qui fasse pension
A celui qui vous donne une commission ?
Non , non , c'est une regle aujourd'hui générale ,
Et personne n'a plus l'ame si libérale.

Quand un Fermier maintient un Commis dans
l'employ ,

Il en retient toujours au moins le tiers pour soy ,
Fût-il de ses parens , fût-il son propre frere ,
Même un certain , je croy , le feroit à son pere.

LA ROCHE.

Ouy , c'est un Sous-fermier du traité du Tabac ,
Qui veut en arracher , *aut ab hoc , aut ab hac* ,
Et qui n'a pour Commis, que sa sœur & sa femme.
Monsieur , vous réglez-vous sur ce ladre ? Ah l'in-
fame !

Fût-il cent fois maudit de tout le genre humain !

LA RAPINIERE.

Rentrez , & prenez soin d'instruire du Jasmin ,
Ma nièce vient , il faut , sans me faire connaître , à
Lui déclarer un feu que ses yeux ont fait naître ; *part.*
Et je veux la sonder , en parlant pour un tiers.

SCENE IV.

LA RAPINIERE , LEONORE ,
BEATRIX.

BEATRIX à Leonore.

IL faut faire semblant d'y venir volontiers ,
Pour ne pas l'irriter.

LEONORE.

Beatrix , j'apprehende...

BEATRIX.

En vérité , Monsieur , sa complaisance est grande ,
Et Madame mérite , après un tel effort ,
D'hériter quelque jour de votre coffre fort.

LA RAPINIERE.

Vous ignorez le bien, que je prétens lui faire.

LÉONORE.

Je vous regarde aussi comme mon propre pere ;
Et sur vos seuls desirs réglant mes volontez ,
Je tâche à mériter vos extremes bontez.
Depuis que sur mon sort vous avez eu puissance ,
J'ai fait vœu de vous rendre entiere obéissance ;
J'ai beni mille fois cet amour maternel ,
Qui vous transmet sur nous le pouvoir paternel :
Heureuse en mes malheurs , que le ciel pitoyable
M'ait fait trouver en vous ce qui semble incroya-
ble ,

C'est à dire un vrai pere , un zélé bienfaicteur ,
Au lieu d'un monstre avare & d'un persécuteur.
On sçait quelles gens sont les tuteurs d'ordinaire ;
Les deniers des mineurs ne sortent jamais guere
D'entre leurs mains , entiers comme ils les ont re-
çeus ;

Ils y trouvent sans cesse à rapiner dessus.
Ou par de vains procès , leur chicane homicide
En consomme toujours en frais le plus liquide.
Il en est d'un tuteur , à l'égard d'un mineur ,
Comme d'un Intendant , auprès d'un grand Seigneur ;
L'un ordinairement est ruiné par l'autre.

LA RAPINIERE.

Devez-vous , Léonore , en dire autant du vôtre ?

LÉONORE.

Au contraire , & bien loin de me plaindre de vous ,
Mon oncle , sur ce poinct , j'ose dire entre nous ,
Que pour le conserver , votre amitié fidelle
Va jusques à l'excès , que l'ardeur de ce zele ,
Ce grand attachement , & ces généreux soins ,
Un peu moins empressés ne me plairoient pas
moins.

Je ne suis , Dieu-mercy , prodigue ny joüeuse...

LA RAPINIERE.

Vous en êtes aussi d'autant plus vertueuse.

LA RAPINIERE,
LEONORE.

Je ne souhaite point de somptueux habits ;
Mais...

LA RAPINIERE.
C'est assez d'avoir & brocard & tabis.
LEONORE.

Tous ces meubles pompeux , toutes ces pierreries ,
Tous ces rares tableaux & ces tapisseries
Dont nôtre sexe fait aujourd'hui les plaisirs ,
Jamais trop fortement n'ont émeu mes desirs :
De moindres ornemens j'aurois été contente.
Mais je suis...

LA RAPINIERE.
C'est par là que le diable nous tente.
Ces tableaux , ces bijoux , tous ces meubles dorez ,
Ces grands appartemens richement décidez ,
Ces lustres , ces chenets , ces bras , ces girandoles ,
Sçachez que tout cela n'est fait que pour des folles ,
Qui ne sçachant combien l'argent coûte à gagner ,
Ne sçavent pas aussi comme il faut l'épargner.
Sa mere n'avoit pas cette sorte manie. *à part.*

LEONORE.
Mais encore voit-on quelquefois compagnie ,
Et l'on reçoit les gens avec indignité
Dans des lieux mal ornez selon leur qualité.

LA RAPINIERE.
Vous sçauvez quelque jour si je songe à vous plaire.
BEATRIX.

Monsieur est généreux , allez , laissez-le faire.
En ménageant ainsi sagement vôtre bien ,
Peut-être qu'il y veut encor joindre le sien.
Déjà vous connoissez à quel point il vous aime.

LA RAPINIERE.
Sans doute , j'ai pour elle une tendresse extreme ,
Et pour la contenter , je ferai mon pouvoir ,
Pourveu qu'elle...

COMEDIE.

35

BEATRIX.

Monsieur, voicy qu'on vient vous voir,
LA RAPINIERE *bas.*

Diable ! voicy celui qui me tient en cervelle.
Beatrix, est-ce là le frere d'Isabelle ?

BEATRIX.

Ouy, Monsieur.

LA RAPINIERE.

Ce l'est là ?

BEATRIX.

N'est-il pas bien tourné ?

Vous ne vîtes jamais Gentilhomme mieux né.

LA RAPINIERE.

bas. Rentrons, pour leur cacher mon embarras extrême.

Ma nièce, s'il vous plaît, recevez-les vous-même :
Il faut que j'aille voir ce que font mes Commis.

SCENE V.

DORANTE, FERNAND,
ISABELLE, LEONORE,
BEATRIX.

ISABELLE.

M Adame, on vient vous voir, comme on vous
a promis.

LEONORE.

Votre bonté, Madame, est pour moi singuliere.

ISABELLE.

Vous ignorez pourquoi Monsieur la Rapiniere
Vous a d'abord quittée, en nous voyant venir ?

LEONORE.

Ouy.

LA RAPINIERE,
DORANTE.

C'est ce dont Fernand nous vient d'entretenir,
Sans doute ?

ISABELLE.

Justement, c'est le nœud de l'affaire.
Madame, en peu de mots, vous sçavez que mon
frere

Passa dans ce quartier, hier sur la fin du jour,
Espérant nous trouver & nous joindre au retour.
Il y vid arriver Monsieur la Rapiniere,
Et l'aborda, dit-il, d'une honnête maniere;
Mais ce brutal croyant qu'il venoit l'affronter,
Pour tout discours, luy dit, je n'ai rien à prêter,
Serviteur.

LEONORE.

Sans vouloir écouter davantage ?

FERNAND.

Pas seulement un mot.

BEATRIX.

Le courtois personnage !

FERNAND.

A ne vous point mentir, j'en fus mortifié.
Mais qui d'un tel accueil se seroit défié ?
Je n'aurois jamais crû que le siecle où nous som-
mes

Pût produire entre nous de si bizarres hommes,
Dans un Etat fameux, où la civilité
Régne avec tant d'éclat & tant de pureté.
Qu'un homme comme moy pût se trouver en bute
Aux traits...

DORANTE.

Il ne faut pas que cela vous rebute,
Fernand, ces gens-là sont trop au-dessous de vous
Pour atteindre jamais à vous mettre en courroux.
Je trouveray moyen, malgré sa resistance,
De vous faire lier avec luy connoissance.

Pourvu

Pourvu que l'intérêt s'en mêle, assurément
J'espère d'en venir à bout facilement.

FERNAND.

S'il ne tient qu'à cela, je vous donne parole...

FERNAND.

Laissez-moy faire, allez, je jouerai bien mon rôle.
Tout méfiant qu'il est, je pretens aujourd'huy
Vous faire entretenir seul à seul avec luy.

FERNAND.

Quoy, vous croyez qu'ayant l'ame si peu courtoise...

DORANTE.

Il n'est rien si farouche, enfin, qu'on n'apprivoi-
se.

Et chacun n'a-t'il pas son foible ?

FERNAND.

Ouy, mais ce fou
A moins d'humanité cent fois, qu'un loup-garou.
D'ailleurs, étant déjà prévenu...

DORANTE.

Laissez faire,

Vous dis-je, encor un coup.

FERNAND.

Bien.

DORANTE.

J'en fais mon affaire.

Je lui ferai tantôt boire après son dîner,
Un trait, que sur le champ je viens d'imaginer :
Il sera bien rusé s'il en pare l'atteinte,
Pourvu que vous prêtiez la main à cette feinte.

FERNAND.

Pour soy-même on ne fut jamais fort négligent.

DORANTE.

Je lui dirai tantôt, qu'ayant beaucoup d'argent,
Et que près d'un départ, craignant les aventures,
Vous cherchiez un endroit, pour le mettre en mains
sûres,

D

Et que vous me laissiez maître des intérêts
 Jusqu'à votre retour. Lui qui sçait cent secrets
 Pour faire profiter le talent, quelle joye !
 Il croira que vers lui, son Ange vous envoie,
 Et ne pourra jamais me laisser en repos,
 Qu'il ne vous ait parlé. Mais changeons de pro-
 pos ;
 J'entens les espions.

B E A T R I X.

Ils ont une cassette,
 Qu'ils viennent de saisir au fond d'une charette
 Toute pleine de pains, qu'ils ont fait décharger,
 Et traînent sans pitié le pauvre boulanger.

I S A B E L L E.

Madame, nous viendrons vous voir l'aprèsdînée.

L E O N O R E.

Vous me ferez plaisir : toute cette journée,
 Je ne sors point d'icy, pour plaire à mon tuteur.

S C È N E V I.

JASMIN, LA ROCHE, LA FLEUR *en*
boulangier.

J A S M I N *vêtu en Commis.*

Q Uoy ? tu veux résister, malheureux infra-
 cteur :

Tu crois impunément frauder les droits du Prince.

L A F L E U R.

Ah ! messieurs, doucement, ma camisolle est min-
 ce :

Vous me pincez.

L A R O C H E.

Comment ?

COMEDIE.

39

LA FLEUR.

Ah! s'il vous plaît, tout doux,
Vous dis-je encor un coup.

LA ROCHE.

Tu te moques de nous.
Allons, marche en prison.

LA FLEUR.

Quoy? que pensez-vous faire?
Je vous déclare au moins, que je n'ai point d'affaire
Avecque la Justice.

LA ROCHE.

On ne s'en fait donc point,
En voulant nous tromper?

LA FLEUR.

Ce n'est pas là le point.
C'est qu'aux jours de marché, nous venons à la halle
Apporter nôtre pain.

LA ROCHE.

Hé bien?

LA FLEUR.

Puis on l'étalle,
On le vend, on reçoit l'argent, & puis adieu.

JASMIN *le retenant.*

Tu crois donc de la sorte échapper de ce lieu?
Ma foy, mon pauvre amy * tu sçais peu le gri-
moire.

LA FLEUR.

Messieurs, pourroit-on pas, en vous donnant pour
boire,

S'il vous plaît, espérer un peu plus de douceur?

JASMIN.

Quoy? pour qui nous prends-tu?

LA FLEUR.

Pour des hommes d'honneur.

* Il luy fait signe de donner de l'argent.

Dij

40 LA RAPINIERE,
Messieurs, je vous lairrai de bon cœur la cassette ;
Mais laissez-moi du moins emmener ma charette :
Que vous reviendrait-il de confisquer mon pain ?

LA ROCHE.

Donne-donc pour les droits de Monsieur du Jasmin.

LA FLEUR.

Tenez.

JASMIN.

Donne pour ceux de Monsieur de la Roche.

LA FLEUR.

Encor ?

LA ROCHE.

Assurément. Foiille dans l'autre poche.

LA FLEUR.

Tenez. He bien Messieurs, n'êtes-vous pas con-
tens ?

Plait-il ?

LA ROCHE.

He, nous pourrons l'être dans peu de tēms,
Il ne reste à présent qu'à payer la faisie.

LA FLEUR.

Encor ? voila des gens bien pleins de courtoisie !

LA ROCHE.

Ce Ducat est-il bon ?

LA FLEUR.

Ouy Monsieur.

LA ROCHE.

Serviteur.

JASMIN.

Et cette piastre au moins, pese-t'elle ?

LA FLEUR.

Ouy Monsieur.



SCENE VII.

LA ROCHE, JASMIN.

LA ROCHE.

HE bien, l'amy ?

JASMIN.

Ma foy, si cela continuë,
J'aurai dequoi payer ce soir, ma bienvenue.

LA ROCHE.

Allez, laissez-moi faire, avant la fin du jour,
Vos yeux seront témoins, si je sçai plus d'un tour :
Vous sçaurez les profits, qu'on fait à cette porte.
Mais motus.

JASMIN.

Ah ! je veux que le diable m'emporte
Sur l'heure, si jamais j'en dis le moindre mot.
Non, non, ne craignez rien. Je serois un grand sot.

LA ROCHE.

Nous serions révoquez : j'y perdrais ma recette,
Et vous vôtre controlle. Ouvrons cette cassette,
Encore par plaisir.

JASMIN.

Je le veux.

LA ROCHE.

Promptement.

Ah, le galant miroir ! ah, le beau passément !
Le joli coffre !

JASMIN.

C'est un quarré de toilette,
Tout garni de bijoux.

LA ROCHE.

La belle cassette !

D iij

42 LA RAPINIERE,
Par ma foy, je ne vis jamais rien de si beau.
Quel crime, de porter cela dans un Bureau ! *à part.*

J A S M I N.

Donnez vite, voici nouvelle tablature.

LA ROCHE.

Nous ferons en ce jour, bien plus d'une capture.
Faisons semblant de rien & ne regardons pas :
Voici certain valet, qui s'avance à grands pas,
Et qui tient dans ses bras deux bouteilles, je pense.

SCENE VIII.

J A S M I N, LA ROCHE,
M A S C A R I L L E *yvre.*

M A S C A R I L L E *chantant.*

ET moy quand j'ay bien beu, mon bien est dans ma
panse.

Sans moi nôtre carosse aura pris le devant.

LA ROCHE.

Il le faut arrêter.

M A S C A R I L L E *chantant.*

Vous n'avez que du vent...

LA ROCHE.

Arrête, qu'as-tu là ?

M A S C A R I L L E.

Là ? ce sont deux bouteilles...

Pleines d'un certain jus... que l'on tire des treilles...

Mais un jus... envoyé du ciel... & tout divin.

J'en prens de têmes en têmes... *il boit.*

J A S M I N.

Comment, c'est donc du vin ?

M A S C A R I L L E.

Je le croi, que c'en est, * & d'une, voyons l'autre.

* *Après avoir vuide la bouteille.*

LA ROCHE.

Du Jasmin , tout au moins , il faut avoir la nôtre.

MASCARILLE.

Ah ! vous n'en croquerez , ma foi , que d'une dent.
Parle donc mon ami , tu fais bien le fendant , à *Jasmin*.
Avec ton bel habit , * allons ma mignonne , entre ,
Et cherche ta compagne.

JASMIN.

Il faut jauger son ventre ,
Et lui faire payer autant que d'un tonneau.
Comment ? insolemment insulter un Bureau !
Cela mériterait le foïet ou la galere.

MASCARILLE.

Vous êtes donc Messieurs , tous deux bien en colere ?

LA ROCHE.

Foüillons-le du Jasmin.

MASCARILLE.

Ouy , c'est pour vôtre nez.
On vous quitte déjà du soin que vous prenez.

LA ROCHE.

Il faut pourtant payer , & toute ta finesse
Ne scauroit empêcher...

MASCARILLE *les faisant courir.**chante. Un mitron de Gonneffe**Soupirant près d'un four...*

JASMIN.

Tu penses fuir en vain.

MASCARILLE.

Dés ce matin , Messieurs , j'ai fait jambes de vin ;
Mais vous allez tous deux , avoir chacun la vôtre :
* Tien , voici déjà l'une , & puis tien , voilà l'autre.

* *à l'autre bouteille en beuvant.** *il leur casse les bouteilles sur la tête.**Fin du second Acte.*



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LA RAPINIERE, LEONORE,
BEATRIX.

LA RAPINIERE.



Uy, ma nièce, j'ai creu devoir par ce
présent

Reconnaître aujourd'hui vôtre esprit
complaisant.

Si l'on confisque encor dans ce jour quelque chose,
Je prétens qu'avant moi, vôtre main en dispose :
Et veux vous faire voir, qu'un Fermier général
Peut bien quand il luy plaît, se montrer libéral :
Que de son cabinet, sans sortir de sa chaise,
Comme un grand Prince, il peut mettre un hom-
me à son aise :

Et pour tout dire enfin, qu'il peut faire du bien,
Sans que cela lui coûte & l'incommode en rien.
Quand vous aurez connu tous nos profits, j'espère
Que vous aurez bien-tôt l'humeur de vôtre mere,
La digne femme, hélas ! & qu'un Fermier un jour
Sera de vôtre goût, plus qu'un homme de Cour.

COMEDIE.

45

LEONORE.

Un Fermier ? moi , mon oncle ?

LA RAPINIERE.

Et pourquoi non , ma nièce ?

BEATRIX.

Est-ce pour l'éprouver , ou pour lui faire piece,
Monsieur , que vous parlez de cela ?

LA RAPINIERE.

Taisez-vous.

BEATRIX.

Monsieur , on ne doit pas disputer sur les goûts :
Hier vous nous le disiez , & Madame peut-être...

LA RAPINIERE.

Il est vray ; mais le fait est , de les bien connaître.

BEATRIX.

Si j'étois de famille , avecque tout son bien ,
Un Fermier par ma foy , ne feroit pas du bien :
Et les noms qu'on leur donne...

LA RAPINIERE.

Oùais , quelle comédie ?

Ma nièce , cette fille est un peu trop hardie.
Si vous ne l'empêchez de jaser , après tout...

BEATRIX à Leonore.

Répondez donc.

LEONORE.

Pour moi , je suis fort de son goût
Et j'avoûrai sans fard , que tous les gens d'affaires
N'ont pas pour me charmer , les choses nécessaires.

LA RAPINIERE.

Quoy ? n'est-ce pas chez eux , qu'on void rouler l'ar-
gent ?

BEATRIX bas.

Oui , qui leur appartient , comme à moi bien sou-
vent.

LA RAPINIERE.

Et ne les void-on pas faire grande dépense ?

LA RAPINIERE,

BEATRIX *bas*:

Oui, puis une prison au bout, pour récompense.

LA RAPINIERE.

Chacun d'eux n'a-t'il pas bon carosse aujourd'hui?

BEATRIX *bas*.

Oui, mais qu'ils font rouler sur la bourse d'autrui.

LA RAPINIERE.

N'est-ce pas là marcher dans une noble route?

BEATRIX *ba*.

Oui, c'est là le chemin, de faire banqueroute.

LA RAPINIERE à *Beatrice*.

Que raisonnez-vous là?

BEATRIX.

Qui moy? je ne dis rien:

Et croi qu'en vous croyant, elle croira fort bien.

LA RAPINIERE à *Léonore*.Vous sçavez comme moi, que ce n'est qu'à nos
bourses,Que tous vos beaux Marquis ont toutes leurs res-
sources:

Après cela, jugez qui de nous a raison.

BEATRIX *bas à Léonore*

Quoi, vous voulez toujours ici faire l'oyson?

Et ne répondre rien? Quoi, pour être en tutelle,

Vous vous laissez mener...

LA RAPINIERE.

Plait-il? que vous dit-elle?

BEATRIX.

Je lui dis, qu'elle doit suivre vos sentimens,

Et qu'un riche Fermier a de grands agrémens.

LA RAPINIERE.

Mais d'un contraire avis pourtant préoccupée...

BEATRIX.

Oui, mais vos beaux discours Monsieur, m'ont
détrompée.

Et je veux désormais employer tous mes soins,

Pour la persuader.

LA RAPINIERE.

Je n'attendois pas moins
De vôtre esprit, sans doute.

BEATRIX.

Excusez la jeunesse :

A cet âge, on n'a pas encor grande finesse
De jugement, Monsieur à dix-sept ans peut-on
Sçavoir ce qui nous est avantageux ou non ?

LA RAPINIERE.

Mais...

BEATRIX.

Avant que d'aimer, il faut dit-on connaître;
Quand Madame aura vû son prétendu, peut-être,
Que le considérant d'un jugement plus sain,
Elle vous sçaura gré, d'un si juste dessein.

De grands biens, un beau train, le faste, la dé-
pense,

Aujourd'hui sur un cœur peuvent plus qu'on ne
pense,

Et tiennent souvent lieu de mérite & d'appas;

Mais on ne peut aimer ce que l'on ne void pas.

Sans raison quelquefois, nous souffrons violence...

LA RAPINIERE.

Je ne voustiendrai plus d'avantage en balance.

Cet époux qu'aujourd'hui je vous ay destiné,

Par l'absolu pouvoir, qu'on m'a sur vous donné,

Comme vôtre tuteur, cet amant qui vous aime,

Et que vous aimerez sans doute, c'est moi-même.

LEONORE.

Qui, mon oncle ?

LA RAPINIERE.

Moy.

LEONORE.

Vous ?

LA RAPINIERE,
LA RAPINIERE.

D'où vient en ce moment

Cette grande surprise & cet étonnement ?
Est-ce de trop de joye, ou bien de repugnance ?
Quoy ? vous vous obstinez à garder le silence ?

BEATRIX.

Monsieur, son cœur surpris de cet excès d'honneur,
N'attendoit pas sans doute un si rare bonheur.
Elle n'ose à vos yeux répondre à votre flamme ;
Mais à l'heure qu'il est, je gage qu'en son ame
Elle en enrage,

LA RAPINIERE.

Quoy ? . . .

BEATRIX.

Mais si je la résous.

LA RAPINIERE.

Ah Beatrix ! . . .

BEATRIX.

Voyons. Que me donnerez vous ?
Puis-je obtenir de vous un employ pour mon frere ?

LA RAPINIERE.

Plûtôt deux.

BEATRIX.

C'est assez, je feray votre affaire ;

Laissez nous.

LA RAPINIERE.

Tu crois donc . . .

BEATRIX.

Reposez vous sur moy.

LA RAPINIERE.

M'en répons-tu ? Dis.

BEATRIX.

Oui, j'en répons sur ma foi.

Accordez quelque chose à la pudeur du sexe,
Et me laissez agir,

SCENE

SCENE II.

LEONORE, BEATRIX.

BEATRIX.

Vous voila bien perplexe,
A ce que je puis voir. Plait-il ?

LEONORE.

Ah, Beatrix !

BEATRIX.

He, là, là, rappelez doucement vos esprits,
Le mal n'est pas si grand que vous croyez, peut-être.

LEONORE.

Tu sçais que de mon sort ma mere l'a fait maître,
Et qu'à ce titre il peut...

BEATRIX.

Voyez le grand danger.

LEONORE.

Tu lui prêtes ta main encor, pour m'outrager,
Et loin de détourner avec moi, cette foudre,
Tu lui promets encor de me faire résoudre,
Toi-même applaudissant à cet affreux dessein,
Tu fournis un poignard, pour me percer le sein,
Toi que j'aime, & sur qui tout mon espoir se fonde.

BEATRIX.

La foudre tombe-t'elle aussi-tôt qu'elle gronde ?
Et d'abord que l'on void briller le moindre éclair,
Doit-on dire aussi-tôt des injures à l'air ?
Non, non, ce n'est point là, comme l'on doit s'y
prendre,

Il faut à ses desseins feindre de condescendre,

E

50. LA RAPINIERE,

Il le faut endormir , & non pas l'irriter ,
 De peur qu'à quelque excès il n'aille s'emporter.
 Enfin à vos dépens vous connoissez le sire :
 Si j'avois sottement été lui contredire ,
 Et sans discrétion , tout d'abord m'opposer
 A ce que je doutois , qu'il venoit proposer ,
 Nous voyant par ce coup toutes deux allarmées ,
 Il nous auroit peut-être au logis enfermées ,
 Et par là , nous auroit ôté tous les moyens ,
 De faire triompher nos desseins sur les siens.
 Ces affaires-là vont moins vite que l'on pense :
 Il faut écrire à Rome , obtenir la dispense ,
 Ordonner des habits , un carosse , des gens ,
 Que sçai-je , tout cela demande bien du temps.
 Il faut de ce projet avertir votre frere ,
 Et Fernand , ils sçauront bien vous tirer d'affaire :
 Ces Messieurs les galands sçavent bien plus d'un
 tour.

„ Et que ne fait-on pas , quand on a de l'amour ?

LEONORE.

Ah Béatrix ! tu viens de me rendre la vie :
 Et je me la serois à moi-même ravie ,
 Plûtôt que consentir à cet affreux hymen.

BEATRIX.

Quoi ? vous aviez donc fait déjà votre examen ?
 A ce conte , la vie est pour vous peu de chose ,
 Puisqu'à si bon marché votre main en dispose.
 Entrez dans le Bureau , votre oncle vous attend ,
 Montrez en apparence un esprit fort content ;
 S'il parle , témoignez qu'à ses desirs soumise ,
 Vous vous êtes de tout à moi seule remise.

LEONORE.

J'y consens ; mais...

BEATRIX.

Entrez , sans vous mettre en souci ,
 Et cependant je vais me promener ici.

COMEDIE.
LEONORE.

51

Pourquoi ?

BEATRIX.

Pour avertir Fernand & votre frere,
De tout ce qui se passe.

LEONORE.

Il faut te laisser faire.

BEATRIX.

Je m'en vais les attendre, & tandis qu'ils viendront,
Voici nos deux Commis qui me divertiront.
Un intérêt contraire en ce lieu les occupe.

SCENE III.

BEATRIX, LA ROCHE,
JASMIN.

JASMIN *folâtrant.*

N'avez-vous rien ici caché sous votre jupe ?
Et ne venez-vous pas diminuer nos droits ?

BEATRIX.

N'ayez point d'autres soins, que ceux de vos em-
plois,

Et me laissez ici dans mon humeur rêveuse.

LA ROCHE.

Du Jasmin, prenons garde à cette blanchisseuse.

JASMIN.

Oui ?

LA ROCHE.

C'est une rusée, & qui sçait plus d'un tour.

SCENE IV.

JASMIN, LA ROCHE, OLIVE *avec
une hotte.*

OLIVE.

Bon jour, mes bons Messieurs.

LA ROCHE.

Ah, ah ! bonjour, bonjour,

Dame Olive. He comment ? vous trouvez votre
cotte,

OLIVE.

Il le faut bien, Monsieur, puisque ma pauvre hotte
Ne sçauroit contenir tout ce que j'ai blanchi.

LA ROCHE.

Vos pratiques sont donc nombreuses ?

OLIVE.

Dieu-merci ;

J'ai l'honneur de blanchir les plus gros de la Ville,
Même Monsieur Griffon.

JASMIN.

Peste, il en vaut un mille

Lui seul.

OLIVE.

C'est un Fermier.

JASMIN.

Nous le sçavons fort bien.

J'espère que son linge honorera le mien ;

Car je veux vous donner aussi ma chalandise.

Voyons s'il est bien blanc. Quoi ? de la marchan-
Des toilles de Hollande ? Ah ! ah ! (dise ?

OLIVE.

Mes bons Messieurs !

COMEDIE.

53

LA ROCHE.

Saisissons , saisissons.

OLIVE.

Helas ! mes bons Seigneurs !

Je tâche d'obliger les honnêtes personnes ;
Et si vous connoissiez les deux belles mignonnes ,
Pour qui c'est , sans chagrin vous me lairiez passer.

JASMIN.

Pourroit-on le sçavoir ?

OLIVE.

He...

JASMIN.

Sans vous offenser.

OLIVE.

Oui-dà, Monsieur. ce sont deux aimables lingers ,
Qui tiennent leur boutique au buisson des Bergeres,
Près le Palais.

LA ROCHE *à part.*

O ciel ! c'est ma femme & sa sœur.

OLIVE.

Elles sont toutes deux si pleines de douceur ,
Et viennent fort souvent me voir à Cornillane ,
Avec Monsieur Griffon & Monsieur Santillane.

LA ROCHE *à part.*

Ah ! qu'entens-je ?

OLIVE.

Plâit-il ? quoi , les connoissez-vous ?

LA ROCHE.

Non pas ; mais dites-moi , qu'y font-elles ?

OLIVE.

Chez nous ?

Ils mangent du poisson cuit à la matelotte.

Quelquefois ces Messieurs...

LA ROCHE.

Reprenez votre hôte .

Et passez vite.

E. H. j.

LA RAPINIERE,
JASMIN.

Mais. .

LA ROCHE.

He, laissez-la passer;

Car aussi bien, ces gens vont nous embarrasser.

JASMIN.

Hon. . .

SCENE V.

DORANTE, ISABELLE, FERNAND,
BEATRIX.

DORANTE.

Où donc est ma sœur ? pourquoi l'as-tu
quittée ?

Dis-moi.

BEATRIX.

Monsieur, elle est toute déconcertée :
Vôtre oncle a déclaré qu'il veut la marier.

FERNAND.

La marier ? à qui ?

BEATRIX.

J'ose bien parier

Tout ce que j'ai vaillant, qui n'est pas fort grand
chose,

Que vous ne nommez pas le parti qu'il propose,
Dans un mille à choisir dans l'un & l'autre Etat.

FERNAND.

Par la mort, si quelqu'un par un tel attentat,
Ose à mes yeux...

BEATRIX.

Tout doux, & daignez vous contraindre.
Monsieur, sans vous flatter, cet homme est fort à
craindre,

Au moins.

FERNAND.

Quand il seroit un César, un Roland.

e veux...

BEATRIX.

Vous n'oserez lui parler qu'en tremblant.

FERNAND.

Qui moi ? je tremblerois pour quelqu'un ?

BEATRIX.

Oui sans doute :

Déjà vous l'avez fait plus d'une fois.

FERNAND.

Ecoute,

Ne me fais pas languir davantage, dis-moi
Le nom de ce rival qui donne tant d'effroi,
Tu verras de quel air, & de quelle maniere
Je l'ajusterai.

BEATRIX.

C'est Monsieur la Rapiniere

Lui-même.

FERNAND.

Ah ! de quel coup viens-tu de m'accabler ?

BEATRIX.

N'avois-je pas bien dit, qu'il vous feroit trem-
bler.

ISABELLE.

Quoi donc, vous souffririez ?...

DORANTE.

Non, non, laissez-moi faire,

J'ai ce qu'il faut tout prêt, pour rompre cette af-
faire ;

Je vous dirai bien plus, je prétens que demain
Léonore & Fernand se donneront la main.

FERNAND.

Ah ! qui peut obliger un ami si fidelle,
A prendre tant de soins ?

E iiij

LA RAPINIERE,
D O R A N T E.

La charmante Isabelle.

J'en ai fait mon affaire , & je vous ai promis,
Que nous serions parens , comme parfaits amis.

F E R N A N D.

Mais , comment avez-vous conduit tout ce mi-
stere ?

D O R A N T E.

Avec le bon secours d'un honnête Notaire ,
Quoi qu'il passe entre nous , pour un peu scélérat,
A qui j'ai ce matin , fait dresser un Contract ,
Entre vous & ma sœur ; j'en ai fait faire un autre ,
Sur du même papier , & tout semblable au vôtre ,
Entre Monsieur Jasmin & Dame Béatrix
Que voilà...

B E A T R I X.

Vous voulez égayer vos esprits ,
Sans doute , & mari-t-on les gens , sans qu'on leur
dise ?

Les hommes , par ma foi , sont une marchandise ,
Qu'il faut voir plus d'un jour , avant que l'ache-
ter.

D O R A N T E.

Béatrix , jusqu'au bout , veuille donc m'écouter.
Il faudra que ma sœur , pour Jasmin te demande
En mariage.

B E A T R I X.

Bon , la fortune est fort grande.

D O R A N T E.

Sans doute en sa faveur , il y consentira ;
Puis vous verrez un tour qui vous divertira.

B E A T R I X.

Mais , Monsieur , n'est-ce point de ces tours que
Jeandéve
Pratiquoit à Paris . ils y sentent la Greve
Terriblement , ici , les Galeres au moins.

DORANTE.

Bon, nous seuls en ferons les acteurs & témoins.
 D'ailleurs je vous répons, qu'il n'osera s'en plaindre:
 De secrètes raisons l'obligeant à me craindre:
 Je scai certain commerce; enfin sans m'expliquer,
 C'est que je le perdrais, s'il osoit m'attaquer.

FERNAND.

Quelles graces, ami, ne dois-je pas vous rendre,
 Pour ce qu'ici pour moi, vous voulez entrepren-
 dre?

Et combien devez-vous, ma sœur, à votre tour,
 Reconnoître les soins d'un si fidele amour?
 Que ne ferez-vous pas?...

ISABELLE.

Si la main d'Isabelle

Peut dignement payer un amour si fidele.
 Si mon cœur peut enfin, le contenter assez,
 Ses feux, quand il voudra, seront récompensez.
 Par inclination & par reconnoissance,
 J'en ressens dans ce cœur le charme & la puissance,
 Et je rougis bien moins d'en faire un libre aveu,
 Que d'avoir sçu jamais le mériter si peu.

DORANTE.

Madame ..

BEATRIX.

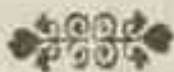
He, vous sçavez bien mieux que vous ne
 dites.

ISABELLE.

Quoi, donc?...

BEATRIX.

Retirez-vous, je voi ses satellites;
 Qui ne vous lairront pas jaser commodément.



SCENE VI.

JASMIN, LA ROCHE.

JASMIN.

VOici quelque fraudeur de droits, assurément,
Que ce vinaigrier avecque sa broïette.
Il nous faut visiter son baril & sa boette.

LA ROCHE.

Ne feignons point, s'il passe, à nous jeter dessus.
Je le voi qui s'avance.

SCENE VII.

JASMIN, LA ROCHE, MASCARILLE
déguisé en vinaigrier.

MASCARILLE *criant.*

AU vinaigre, au verjus.
Reposons-nous un peu. *

LA ROCHE.

La peste, qu'il me tarde,
Qu'il ne soit avancé, pour l'arrêter.

MASCARILLE *criant.*

Mourarde.

JASMIN.

Passe-donc, mon ami, que diable fais-tu là ?
Prétens-tu demeurer long-têms comme cela ?
Vois-tu pas qu'aux passans tu bouches le passage ?

* Il se met à travers la porte.

COMEDIE.

59

MASCARILLE *se rangeant d'un côté.*
Je veux me reposer.

LA ROCHE.

Sans jaser davantage ,

Passé , ou retourne.

MASCARILLE.

Mais...

LA ROCHE.

Mais laisse en liberté ,

Pour entrer & sortir , l'un & l'autre côté.

MASCARILLE.

Vous avez , sans mentir , tous deux l'humeur bien
aigre.

C'a voyons , passons donc , *criant* , au verjus , au vi-
naigre.

JASMIN.

Arrête , qu'as-tu là , voyons un peu.

MASCARILLE.

Plait-il ?

JASMIN.

Ouvre-nous promptement ta boette & ton baril ,
Sinon , d'un coup de pied , d'abord je les enfonce.

MASCARILLE.

Vous êtes , par ma foi , courtois comme une ronce ;
J'ai passé mille fois , sans qu'on m'ait arrêté.

LA ROCHE.

Tu passeras , après qu'on t'aura visité.

* Ah , ah , vous l'entendez , ô vendeur de montar-
de.

Vous vous fiez , qu'ici jamais on ne prend garde
A des gens comme vous. La peste ! le beau fruit.

MASCARILLE.

Quoi , Messieurs , vous voulez confisquer ?...

JASMIN.

Point de bruit.

* *Après avoir ouvert la boette & le baril.*

Si tu fais seulement la moindre résistance,
La prison est tout près, & gare la potence.
Confitures, liqueurs, fruits, biscuits, macarons.

LA ROCHE.

Dieu sçait, comme tantôt nous nous en donnerons.

JASMIN.

Portés d'as le Bureau le baril & la boette. *à la Roche.*
Nôtre bôté te fait grace de la broüette. *à Mascarille.*

MASCARILLE.

Comment ?

JASMIN.

Si nous faisons tous deux nôtre devoir,
Nous la confiscuerions. Adieu, jusqu'au revoir.
Je te veux bien encor rendre ce bon office,
En ami.

MASCARILLE.

Je m'en vai me plaindre à la Justice :
Vous êtes des voleurs, voleurs de grand chemin.

LA ROCHE.

C'est Monsieur de la Roche & Monsieur du Jasmin,
Qui t'ont fait cet outrage, afin qu'il t'en souvien-
ne.

Va, sauve-toi, de peur que l'on ne te retienne ;
Déjà je te devrois avoir fait arrêter,
Admire la bonté que j'ai, de t'écouter.

SCENE VIII.

LA ROCHE, JASMIN.

LA ROCHE.

Que dit nôtre Patron d'une telle capture ?

JASMIN.

Il est ravi, sa nièce admire l'avanture,

La

COMEDIE.

61

La Compagnie en rit , & la Collation
Ne pouvoit mieux venir , qu'en cette occasion.

LA ROCHE.

Le pauvre Moutardier, à l'heure qu'il est, tremble.

JASMIN.

Oui sans doute. Ils vont tous se promener ensemble,
Et viendront , disent-ils , tantôt à leur retour ,
Se divertir icy sur le déclin du jour.

Monsieur la Rapiniere est d'une humeur charmante.

LA ROCHE.

Quelque chose pourtant le gehenne & le tourmente,
Et je suis bien trompé , si ce ris apparent
Ne cache dans son ame un chagrin devorant.

JASMIN.

Pourveu qu'avec serment , ici tu me promettes ,
De garder le secret entre nous...

SCENE IX.

JASMIN , LA ROCHE , LA FLEUR *en*
vendeur d'allumettes.

LA FLEUR *criant.*

Allumettes

Seches pour les fusils, allumettes.

JASMIN.

Il faut

Arrêter celui-ci, n'est-ce pas ?

LA ROCHE.

Oui, bien-tôt,

Quand il sera passé.

JASMIN.

S'il void qu'on le regarde,

F

Peut-être plus rusé, que l'homme à la moutarde,
Il n'avancera pas.

LA FLEUR.

à part. Voici mes algoüafils.
criant. Voilà pour les fusils, les fusils, les fusils.
Allumettes. parlant. Messieurs, faut-il point d'allumettes.

LA ROCHE.

Non l'ami, mais il faut qu'ici tu nous permettes
De voir, de visiter dans tes poches, par tout.

LA FLEUR.

Ma foi, Messieurs, voyez, fouillez; de bout en bout;

Vous ne trouverez rien sur moi, de contrebande,
Qu'une triste misère & pauvreté bien grande.
Mais du moins ce n'est pas vice que pauvreté.
He bien, Messieurs, par tout m'avez-vous visité?
Pour gagner cette vie, ah! que de maux l'on souffre.
M'en irai-je?

LA ROCHE.

Où, va t'en.

JASMIN.

Mais à propos, le soulfhre
Doit-il pas quelques droits? & comme bois quarré,
Une allumette en doit aussi?

LA ROCHE.

Tres-assuré

Qu'elle en doit. Quelquefois, lorsqu'une affaire est
grasse,

Et qu'on y gagne, on peut y faire quelque grace;
Mais dans ce bois quarré, qu'on a si fort outré,
Et par malheur encor, où je suis empêtré,
Tout paye: & dans ce mal, que le sort nous en-
voye,

Nous faisons, comme fait un homme qui se noye,
Nous nous ptenons à tout.

LA FLEUR.

Mais je n'ai point d'argent.

LA ROCHE.

Rens la boëtte.

LA FLEUR.

He ; Monsieur, soyez plus indulgent.

LA ROCHE *regardant dans la boëtte.*

Qu'est-ce donc que cela ?

LA FLEUR.

Monsieur, c'est de la mèche

De mon invention, préparée & bien sèche.

Voulez-vous, par plaisir, voir comme elle prend
feu,

Au moindre coup de pierre ?

LA ROCHE.

Oui-dà, voyons un peu.

LA FLEUR *bas à Jaspin.*

Il n'attend pas, sans doute, une telle tempête.

LA ROCHE.

Ah ! bon Dieu, quel fracas ! * Arrête.

JASMIN.

Arrête, arrête.

* *Le feu prend aux petards qui sont dans la boëtte.
La Fleur s'enfuit, & les Commis courent après.**Fin du troisième Acte.*



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

FERNAND, LEONORE,
BEATRIX.

FERNAND.



E touche enfin, Madame, au moment bienheureux,
Qui doit finir ma peine & combler tous mes vœux;
Grace aux généreux soins d'un bon ami, d'un frere,
Nous trompons les efforts d'un tuteur trop sévère;
Et malgré les soupçons dont il est agité,
Je puis enfin, vous voir en toute liberté.
Jusqu'en ce jour chez vous renfermée & contrainte,
Je ne vous ay pû voir, ni vous parler qu'en crainte,
Et je benis du sort ce coup inespéré,
Qui me fait un ami d'un rival déclaré.

LEONORE.

Quoi que dans ce dessein, que l'amour vous suggere,
Vous soyez appuyé de l'aveu de mon frere;
Quoi que vôt're mérite & cet amour constant,
Exigent de mon cœur cet effort important;

Je ne souffrirois pas qu'une indigne surprise,
Eût part dans le succès d'une telle entreprise,
Si le bizarre amour de mon propre tuteur,
Ne me faisoit en lui voir un persécuteur.
J'ai sur le point d'honneur, trop de délicatesse,
Pour vouloir écouter ce qui sent la bassesse,
Et c'est ce même honneur, qui me fait l'approuver,
Puisqu'il ne pouvoit pas autrement se sauver.
Ce que d'un tel dessein je puis encor vous dire,
C'est que comme l'on doit, de deux maux fuir le
pire,

Il m'est bien moins honteux, de faire cet effort,
Que de voir un brutal disposer de mon sort.

FERNAND.

Madame, je connois par cet aveu sincere,
Que vous déferez tout à l'amitié d'un frere,
Et que sans le projet d'un hymen odieux,
Vous n'auriez pas sur moi daigné tourner les yeux.
Je ne voi rien en vous, que crainte & complaisance,
Peut-être avec chagrin souffriez-vous ma présence,
Et que vous n'acceptez, que par occasion,
Ma main, pour fuir l'objet de votre aversion:
La vôtre aveuglement peut-être s'abandonne...

LEONORE.

Vous reconnoissez mal le secours que je donne
Au bizarre dessein, que vous avez formé.

FERNAND.

Je crains avec raison, de n'être pas aimé.
Le ciel vous a traitée avec tant d'avantage;
Il m'a donné si peu de mérite en partage;
Et je connois si bien votre esprit noble & fier,
Que cela suffit trop, pour me justifier.

LEONORE.

Le retour est galant, j'en admire l'adresse.
Ce n'est donc pas assez vous marquer ma reconnaissance.

Et ce que j'entreprends, est donc pour vous trop peu,
Si ma bouche, à vos yeux, n'en fait encor l'aveu.
C'est prendre sur mon cœur un assez grand empi-
re,

Et je n'aurois pas crû que vous...

BEATRIX.

Est-ce pour rire,
Que vous faites les fiers tous les deux, tour à tour?
Et doit-on séchement traiter ainsi l'amour?

FERNAND.

Tu vois comme son cœur s'explique par sa bouche.

BEATRIX.

Faut-il qu'ainsi pour rien, le vôtre s'effarouche?

LEONORE.

Tu vois, comme il l'a pris d'un ton plein de fierté.

BEATRIX.

Et pourquoi montrez-vous si peu de fermeté?

FERNAND.

En acceptant ma main, elle paroît forcée.

BEATRIX.

Vous êtes fou, je croi, d'avoir cette pensée.

LEONORE.

Il me cherche querelle exprès, pour m'insulter.

BEATRIX.

Rien moins; enfin tous deux voulez-vous m'écon-
ter?

FERNAND.

Je connois son dessein.

LEONORE.

Je comprends le mystère.

BEATRIX.

Si vous parlez toujours, je n'ai donc qu'à me taire.

FERNAND.

Parle, voyons comment tu pourras l'excuser.

LEONORE.

Dis, & voyons de quoi tu pourras m'accuser.

B E A T R I X.

Vous vous rendez tous deux aujourd'hui ridicules,
Vous, par vos vains soupçons, vous, par vos fots
scrupules.

Moi qui n'ai point de fier ni d'honneur à garder,
Sans qu'il m'en coûte rien, je veux vous accorder.
Madame, en premier lieu, vous avez tort, son
ame

Expliquoit assez bien le beau feu qui l'enflamme,
Vous pouviez dans ses yeux voir son empressement,
Et vous deviez sans doute, y répondre autrement.
Sans chercher le secours de votre rhétorique,
Pour étaler les droits d'un devoir chimérique.
Chaque têtus a ses soins; dans une autre saison,
Vous auriez eu peut-être un peu plus de raison.
Vous avez tort aussi, vous, il falloit attendre,
Elle vous auroit dit quelque chose de tendre,
Peut-être, vous deviez l'écouter en repos,
Et ne pas l'interrompre ainsi mal à propos.
Vous avez répliqué d'un air sec & farouche,
En lui coupant d'abord la parole à la bouche,
Et vous avez après, tâché de replâtrer
Ce que de fôtte humeur vous veniez de montrer.
Ainsi vous vous alliez broiiller l'un avec l'autre;
Avoüez votre erreur, & vous aussi la vôtre.
C'a me promettez-vous d'oublier le passé,
Et de donner les mains au dessein commencé,
Sans delai, sans chagrin, & sans contrainte aucune?

F É R N A N D.

J'y consens.

L E O N O R E.

Volontiers.

B E A T R I X.

Poussez votre fortune,

Cela vaut fait, allez.

SCENE II.

DORANTE, ISABELLE, FERNAND,
LEONORE, BEATRIX.

ISABELLE.

HE bien, partirons-nous ?

LEONORE. (vous.

Oui, quand il vous plaira, l'on n'attend qu'après

DORANTE à *Fernand*.

Je vous ai vû tantôt en grande conférence
Avec nôtre tuteur, voyez-vous apparence
De pouvoir avec lui faire société ?

FERNAND.

Sans doute, & de sa part je l'y voi tout porté.
L'intérêt l'ébloût, j'ai sçu lui faire accroire,
Après un long récit d'une bizarre histoire,
Dont j'ai feint de lui faire un secret important,
Que j'étois des emplois ici tres-mal content :
Qu'on y voyoit en tout triompher l'injustice,
Que j'avois fait dessein de quitter le service,
De sortir de l'Etat, & d'aller engager
Mon bras dans l'intérêt d'un Etat étranger,
Et que pour ce sujet, faisant un tour en France,
Je cherchois quelque endroit, pour mettre en assu-
rance

Quatorze mil écus, qu'on m'avoit remboursé,
Et que mon peu de soin n'avoit pas remplacé,
Dans mon entêtement de quitter l'Italie :
Qu'après avoir traité mon dessein de folie,
Vous-même aviez été contraint d'y consentir,
Et malgré vos raisons, de me laisser partir :

Que vous m'aviez juré qu'il estoit le seul homme
Où je pourrois laisser sûrement cette somme ,
Et que de têmes en têmes, vous vous chargiez du soin ,
De me faire tenir de l'argent au besoin.

DORANTE.

Sans parler d'intérêt ?

FERNAND.

En pas une maniere.

ISABELLE.

He bien , qu'a répondu Monsieur la Rapiniere ?

FERNAND.

Ce que l'on ne pourroit jamais s'imaginer ,
A moins qu'être scavant en l'art de deviner.
Il a fait devant moi l'homme de conscience ,
M'a fort remercié de tant de confiance ,
Et m'a dit , que picqué de générosité ,
Il vouloit y répondre aussi de son côté ,
Dans l'ardeur dont alors son ame étoit faisie.
Moi j'ai crû , le voyant si plein de courtoisie ,
Que durant tout le têmes que je serois absent ,
Il m'alloit proposer tout au moins dix pour cent
D'intérêt , comme on fait entre les gens d'affaires.
Mais insensiblement tombant sur les Notaires ,
Qui prennent un tribut , pour garder de l'argent ,
J'ai pour vous m'a-t'il dit , le cœur plus obligeant ,
Et pour vous faire voir, que je suis honnête homme ,
Faites quand vous voudrez , apporter vôt're somme ,
Je vous la garderai ; revenez tard ou tôt ,
Je n'en demande pas un sol, pour le dépôt.

DORANTE.

Bon.

FERNAND.

Puis je vous donner un plus sûr témoignage ,
Que je suis vôt're ami ?

DORANTE.

L'obligeant personnage !

Mais le voici , songez à faire vôt're cour.

SCENE III.

LA RAPINIERE, DORANTE,
ISABELLE, FERNAND,
LEONORE, BEATRIX.

LA RAPINIERE *à ses Commis en sortant.*

Que la collation nous attende au retour.
Il faut bien que ce soir se sente de la fête]
Qu'on prépare demain.

ISABELLE.

La compagnie est prête,
Monsieur, & l'on n'attend qu'après vous, pour partir.

LA RAPINIERE.

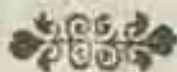
Allons, qu'on se dispose à se bien divertir,
Et que chacun de vous me suive & me seconde.

BEATRIX *à part.*

Miracle ! l'on va voir bien-tôt la fin du monde :
Les prodiges déjà paroissent.

LA RAPINIERE.

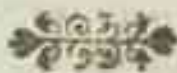
A propos,
Il faut qu'à mes Commis je dise encor deux mots.
Allez toujours devant, je vous suis.



SCENE IV.

LA RAPINIERE *seul.*

Quelle gehene !
De faire le plaisant contre son gré , la peine
Passe , selon mon goût , le plaisir de bien loin.
Mais on doit quelquefois se contraindre au besoin.
Il faut bien qu'il m'en coûte aujourd'hui quelque
chose ,
Pour parvenir au but , que mon cœur se propose ;
Et pour ne perdre pas le fruit de mon présent ,
Je dois jusques au bout me montrer complaisant.
Je sçai que Béatrix , avec beaucoup d'adresse ,
Tourne comme il luy plaît , l'esprit de sa maî-
tresse ;
Ainsi , quand je consens à son hymen , je croi ,
Qu'en travaillant pour elle , elle agira pour moi.
Je voi qu'elle a déjà disposé Léonore.
A m'écouter sans peine , & m'a promis encore ,
Pour prix de mes bontez , qu'au plus tard dans de-
main ,
Elle la resoudroit à me donner la main.
Cela m'oblige à faire ici quelque dépense ;
Mais enfin , tout bien-fait demande récompense ;
Et quand on ne peut pas faire ce que l'on veut ,
Il faut bien malgré soi , vouloir ce que l'on peut.
Instruisons nos Commis de ce qu'ils ont à faire.



SCENE V.

LA RAPINIERE, JASMIN,
LA ROCHE.

JASMIN.

V Oilà Monsieur Féal, Monsieur.
LA RAPINIERE.

Qui ?

JASMIN.

Le Notaire.

LA RAPINIERE.

Qu'il dresse le Contract toujours, en attendant.

JASMIN.

Monsieur j'en prendrai soin.

LA RAPINIERE.

Vous autres cependant,

Redoublez votre ardeur & votre vigilance.

JASMIN.

Je le dois par devoir & par reconnoissance ;
Mais j'y suis plus porté par inclination,
Que...

LA RAPINIERE.

Je ne doute point de votre intention,
Vous m'en avez déjà donné quelque teinture.

JASMIN.

Je rends un bien reçu, toujours avec usure,
Ordonnez, commandez, parlez, je suis tout prêt.

LA RAPINIERE.

Il est de certains droits, où j'ai grand intérêt,
Et que je voudrois bien, qu'on payât à la porte.

JASMIN.

Voyons.

LA RA-

COMEDIE.

73

LA RAPINIERE.

Pourriez-vous pas ensemble, faire en sorte,
Par votre sçavoir-faire, ici que nos bourgeois
Payassent de l'entrée entièrement les droits.

J A S M I N.

Oui-dà, nous le pouvons, & j'en ferai le plege.

LA RAPINIERE.

Vous sçavez comme moi, qu'ils ont le privilege
De pouvoir faire entrer tous les vins de leur cru,
Sans nous payer le gros, & qu'ils l'ont maintenu,
Malgré tou, les efforts & la vigneux extreme,
Des Fermiers précédens. Monsieur Griffon lui-même,

Qui n'eut jamais d'égal en matiere d'impôts,
N'a sçu donner encor d'atteinte à leur repos.

Je m'en suis pourtant fait à moi-même une affaire,
Et pour y réussir. voici ce qu'il faut faire.

Lorsque leur vin arrive, ou par terre, ou par eau,
Il faudra renvoyer d'abord au Grand Bureau,
Les Voituriers, Roaliers ou Bâteliers, n'importe,
Les faire après, long têmes attendre à votre porte;
Dilant que leurs acquits ne sont pas comme il faut,
Qu'ils y retournent, puis les remettre à tantôt;
Enfin les fatiguer tant, que la patience
Leur échape. On en peut faire l'expérience,
Seulement par plaisir. Je gage assurément,
Que ne pouvant long-têmes souffrir ce traitement,
Ils aimeront bien mieux, pour se tirer de peine,
Payer le droit entier.

J A S M I N.

La chose est tres-certaine,
Monsieur, n'en doutez point, à la fin ces bourgeois
Se laisseront d'aller & venir tant de fois.
Et pour éterniser un jour votre mémoire,
Le succès éclatant d'un coup si plein de gloire,
Sans doute servira d'exemple à nos neveux.

G

LA RAPINIERE,

LA RAPINIERE à la Roche!

Vous, comprenez-vous bien aussi ce que je veux ?

LA ROCHE.

Oui Monsieur.

LA RAPINIERE.

Soyez sûr que je serai fidèle

A bien récompenser l'ardeur de votre zèle ;

Et pour vous délivrer de tout sujet d'ennui ;

Que je ferai pour vous, plus encor que pour lui.

Mais au moins pour me plaire, il ne faut pas qu'on
dorme,

Souvenez-vous-en.

SCENE VI.

JASMIN, LA ROCHE.

LA ROCHE.

Zeste, attendez-moi sous l'orme.

JASMIN.

Qu'est-ce donc, notre ami, vous voilà tout rêveur.

LA ROCHE.

Je rirois comme vous, si j'étois en faveur ;

Mais les honnêtes gens doivent craindre les traîtres.

JASMIN.

Hem ?

LA ROCHE.

Les derniers venus, ma foi, seront les maîtres.

JASMIN.

A qui donc mon ami, prétendez-vous parler ?

Plait-il, est-ce à nous ?

LA ROCHE.

Oui, pour ne le point celer.

COMEDIE.

75

Et je voi qu'aujourd'hui l'on tâche à me détruire,
Pour l'amour d'une...

J A S M I N.

Quoi ? hem ?

L A R O C H E.

Je ne veux pas dire ;

Mais je ne voudrois pas de faveur à ce prix.
Suffit.

J A S M I N.

Entendez-vous parler de Béatrix ?

Peut-elle contre vous ?...

L A R O C H E.

Je ne nomme personne ;

Elle est jeune , commode , enfin on vous la donne ,
Suffit...

J A S M I N.

Je n'entens point ; mais enfin , entre nous ,
Sans chaleur & sans fiel , de grace expliquez-vous,
Cessez de me tenir si long-têms en cervelle ;
Qu'avez-vous remarqué , qui vous parle contr'elle ?

L A R O C H E.

Rien. Vous aurez ici sans doute , un logement ?
On vous y meublera le bel appartement ,
Qui void sur le jardin. Cela sera commode ,
Comme une chambre basse , & pour être à la mode
Tout-à-fait , envers vous on sera libéral ,
On vous fera bien-tôt Contrôleur général.
Vous irez visiter les Bureaux de recette ,
Et vos gages seront payez sur la cassette.
Pendant que vous irez visiter ces Bureaux ,
Le Patron amoureux donnera des cadeaux ;
Comme étant du logis , vôtres femme avertie
Sans doute bien souvent , sera de la partie ,
Et pour en augmenter encore la douceur ,
Le bon Monsieur Harpin y joindra vôtres sœur.
Elles sont toutes deux...

G ij

Tu penses donc infame,
 Qu'elles sont toutes deux de l'humeur de ta femme?
 Qui pour te conserver la vie & ton emploi,
 Pour ton Monsieur Griffon travaille comme toi.
 Tu crois donc que chacun doit être de naissance,
 A fléchir sous le joug d'une indigne puissance?
 Et que pour un Emploi, qu'un ami fait donner,
 L'honneur si lâchement se doit abandonner?
 Non, non, jusques ici j'ai vécu sans reproche;
 Si j'étois, comme on dit, enfant du côté gauche,
 Je pourrois n'avoir pas de parens déclarez;
 Mais Dieu merci, j'en ai d'assez considérez,
 Pour n'avoir pas besoin, qu'on me fasse en cachette,
 Donner obliquement, ou controlle, ou recepte;
 Et pour m'y maintenir, je n'usurai jamais
 De criminels moyens, comme on sçait que tu fais.
 Car enfin, entre nous, dis-moi, qui fut ton pere?
 Tel'a-t'on jamais dit? as-tu connu ta mere?
 As-tu frere? as-tu sœur? oncle, tante, cousin?
 Non; mais pour tous parens tu connois ton parrain,
 Et de fait, je le croi l'unique & le plus proche.
 Ce parrain t'a donné le surnom de la Roche,
 C'est le nom du Village, où tu reçûs le jour.

L A R O C H E.

Village, parlez mi ux.

J A S M I N.

Et bien, Village ou Bourg.
 A l'âge de six ans, Monsieur la Rapiniere
 Te mit en pension à l'école d'âniere,
 Pour te faire Docteur, & puis quatre ans après,
 A Madame Griffon, te donna pour Laquais,
 Quand il eut trouvé jour de s'établir à Genes;
 Puis après bien du têmes, & des soins, & des peines,
 Monsieur Griffon te prit, tu le servis trois ans,
 Encor comme Laquais; ensuite au bout du têmes,

Tu fus Valet de chambre ; enfin pour récompense,
On te fit épouser la Demoiselle Hortense,
Qui servoit à la chambre , en tout bien , tout hon-
neur ,
Et tantôt à Madame, & tantôt à Monsieur :
La Dame Olive en a d'assez bons témoignages ;
On lui donna pour dot , pour présens , pour ses ga-
ges ,
Cet emploi que j'exerce ici de Contrôleur :
Depuis, pour l'amour d'elle, on t'a fait Receveur...
Mais voici quelque fourbe , avec sa barbe noire ;
J'acheverai tantôt à loisir ton histoire :
J'en suis , comme tu vois , passablement instruit.
LA ROCHE.
Faisons nôtre devoir , je n'aime point le bruit.

SCENE VII.

JASMIN, LA ROCHE, MASCARILLE
en Savoya d bossu.

MASCARILLE *faisant un faux pas.*
IL n'est si bon cheval , qui quelquefois ne choppe.

JASMIN.

Arrête , qu'as-tu là , jeune & moderne Esope ?

MASCARILLE.

Ne le voyez-vous pas de reste , ce que j'ai ?

J'ai ce dont je voudrois être bien déchargé.

LA ROCHE.

Mais où vas-tu , dis-nous , avec ton gros nez rouge ?

MASCARILLE.

Messieurs, je ne vais point , vous voyez, je ne bouge.

JASMIN.

D'où viens-tu ?

LA RAPINIERE,
MASCARILLE.

D'où je viens ?

JASMIN.

Oui.

MASCARILLE.

D'où je suis parti.

LA ROCHE.

Mais sçais-tu qu'on te peut faire un mauvais parti ?
Et que nous t'apprendrons à parler d'autre sorte ?

MASCARILLE.

Je sçai bien le respect, que doivent à la porte,
Les Voituriers, Roulliers, Muletiers & Marchands ;

Mais quant à moi, qui suis un pauvre homme des champs,

Je dis nargue de vous, je m'en ris & m'en gauffe.

JASMIN.

Oui, ma foi, beau rieur, vous montrerez la bosse.
Allons donc, pourpoint bas.

MASCARILLE.

Quoi, me batte en duel ?

Non, non, je ne veux point me rendre criminel,
La Loi nous le deffend sur peine de la vie.

LA ROCHE

Non, nous n'en avons point, non plus que toi, d'en-
vie.

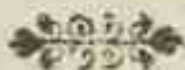
JASMIN *découvrant la fourberie.*

Ha, ha, fourbe apposté, vous jouiez de ces tours ?

Ha, ma foi, vous irez prisonnier dans les tours.

MASCARILLE *s'enfuyant.*

Oui, zeste.



SCENE VIII.

JASMIN, LA ROCHE.

LA ROCHE.

LEs beaux poinçts !

JASMIN.

Ce sont des poinçts de France.

à part. Voila bien dequoi faire un présent d'importance

A la nièce.

LA ROCHE *à part.*

Ma foi cela me tente fort.

Mais comment diable faire , étant si mal d'accord
Avec ce Contrôleur : lui faire confidence
De mon dessein , seroit à moi grande imprudence.
Cependant l'intérêt unit souvent des gens ,
Qui voudroient s'être ailleurs mangés à belles dents.
Avant que lui parler , il faut que je l'apaise.

SCENE IX.

JASMIN, LA ROCHE, LA FLEUR *en*
*Apoticaire.*JASMIN *à la Fleur.***Q**U'avez-vous là-dessous , Monsieur , ne vous
déplaît-il ?

LA FLEUR.

Là-dessous ? j'ai ce dont vous n'avez pas besoin.

G. iiij

LA RAPINIERE, JASMIN.

Voyons.

LA FLEUR.

Laissez Monsieur, vous prenez trop de soin:
Nos Jurez seuls ont droit de visiter nos drogues.

LA ROCHE.

On traite mal ici les gens qui sont si rogues.
Et quel homme êtes-vous, pour refuser ainsi ?...

LA FLEUR.

Je m'appelle Monsieur Sanfon Cacarossi,
Fils aîné de Monsieur Cacarossi mon pere,
Pharmacien fameux.

JASMIN.

C'est un Apoticaire.

LA FLEUR.

Je porte ici, Messieurs, un clistere anodin,
Ainsi qu'hier l'ordonna Monsieur le Médecin,
Pour un pauvre Marchand d'ici près, bien malade.

JASMIN.

Mais le miel doit des droits, est-ce pas Camarade?

LA ROCHE.

En pouvez-vous douter ?

LA FLEUR.

Le miel ?

LA ROCHE.

Assûrément,

Donnez cinq sols, sinon rendez le lavement.

LA FLEUR.

Oui-dà, tres-volontiers ; * tenez gardes-barrière,
Vous en aurez, ma foi, par devant, par derrière,
Par le haut, par le bas, & de tous les côtez.

LA ROCHE.

Ah ! le traître, voilà tous mes habits gâtez.

* Il leur tire le lavement.

Fin du quatrième Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

JASMIN, LA ROCHE,

JASMIN.



ON, ne craignez de moi jamais
vengeance aucune,

Je ne garde pour vous, ny haine,
ny rancune :

J'oublie avec plaisir toutes vos
faussetez,

Puisque vous accordez toutes mes véritéz.

Tel que fut un César, dont l'auguste mémoire

S'est par tout répandue avecque tant de gloire,

Je veux à la clémence aussi m'abandonner,

Et ne veux que l'honneur de vaincre & pardon-
ner.

Un ennemi soumis est mon vainqueur lui-même.

LA ROCHE.

J'admire avec plaisir cette douceur extreme ;

Et pour m'en acquitter ainsi que je le doy,

Je prétens augmenter les gains de vôtre employ,

Autant que vous voudrez : il ne faut que s'entendre,

Et vous verrez jusqu'où nous pourrons les étendre.

Quand on vous donneroit par an , trois cens écus ,
Voyons , que pouvez-vous épargner là-dessus ?
C'a , ne nous flatons point , jamais un galant homme

Peut-il s'entretenir d'une si mince somme ?
Peut-on voir ses amis , & manger avec eux ?
Il faudroit donc toujours être fait comme un gueux ,
N'avoir que des habits de droguet & de serge ,
Sinon , aller manger à la petite auberge ,
A cinq sols par repas. Tandis qu'effrontément
Vôtre femme occupant un bel appartement ,
Sans vous , à vôtre front fera courir grand risque :
Pour manger tous les jours la poularde & la bisque ,
Pour porter le brocard , le satin , le velours ,
Dantelles , franges d'or , & mille autres atours ,
Avoir meubles dore jusques à l'antichambre ,
Et jusqu'à ses souliers , sentir le musc & l'ambre ;
Sçaura se ménager un galant obligé ,
Qui fournira pour vous , l'ordinaire & l'argent.

J A S M I N *à part*

Où donc doit aboutir ce te belle morale ?

L A R O C H E.

Vôtre femme à son tour , se montrant libérale ,
Fera de vôtre honneur litiere à ses écus ;
Je vous laisse à conclure à présent là dessus.

J A S M I N.

He bien , pour éviter ce mal , que faut-il faire ?

L A R O C H E.

Il faut avoir dequoi fournir à l'ordinaire ,
De son chef , sans s'attendre à la bourse d'autrui.

J A S M I N.

Helas ! combien void-on de maris aujourd'hui ,
Qui fournissent dequoi faire une ample dépense ,
Et sont par leurs moitié , trahis pour récompense.
Si femme belle & pauvre , est un mal dangereux ,
La laide & riche en est encor un plus affreux :

Et de ces deux malheurs, quoi que vous puissiez dire,

A mon sens, le dernier me semble être le pire.
L'une pour le besoin, attire des chalands,
L'autre pour le plaisir, entretient des galants;
Et faisant toutes deux même chose en cachette,
L'une vend les douceurs, & l'autre les achette,
En peu de mots, voilà les hazards de ce têmes.
J'en voi, qui du premier paroissent fort contens :
En effet, le profit en fait la différence.

L A R O C H E.

Voulez-vous me donner un moment d'audience,
Et profiter du têmes favorable pour nous ?

J A S M I N.

Volontiers, ça voyons, quel secret avez-vous,
Pour pouvoir aisément vous tirer de la presse ?
Vous sçavez le métier, vous avez de l'adresse ;
Mais le Patron n'est pas si facile à tromper.

L A R O C H E.

Bon, c'est bien d'aujourd'hui, que j'ai sçu l'attraper.

De nos nouveaux Fermiers la damnable avarice,
Ne nous fait-elle pas une grande injustice,
En nous ôtant le tiers de nos appointemens,
Des contraventions, nos frais, nos logemens ?
Et pourquoi voulez vous, que cruel à loi-même,
On souffre impunément cette rigueur extreme ?
Et que nous ne puissions, lorsqu'on nous le retient,
Reprendre par nos mains ce qui nous appartient ?
On ne fait en cela, que se rendre justice.

J A S M I N *à part*.

Le faïson, qui voudroit me rendre le complice
De son larcin.

L A R O C H E.

Je sçai certain tour de métier,
Qui nous vaudra du moins cent écus par quartier,

A chacun , & cela sans scrupule & sans crainte.

J A S M I N.

Tout de bon ?

L A R O C H E.

Sur ma foi , je vous parle sans feinte.

J A S M I N.

Jamais dans les emplois fut-il plus grand fripon ? à
He bien , quel est ce tour ? *part.*

L A R O C H E.

C'est le tour du bâton.

J A S M I N.

Ce tour a quelquefois fait faire un tour de Ville.

L A R O C H E.

Cela peut arriver , quand on est mal-habile.
Mais quand on s'entend bien , le Fermier le plus fin
Ne sçauroit découvrir ce que l'on fait : enfin ,
Dites , le voulez-vous ?

J A S M I N.

Moi ? j'en ferois bien aises

Mais le peril... par fois...

L A R O C H E.

Vous voyez cette chaise ,

Arrêtez-la.

J A S M I N.

Comment ?

L A R O C H E.

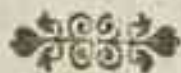
Arrêtez , vous dit-on.

J A S M I N.

Oui , mais... gare l'endosse & le tour du bâton.
Car...

L A R O C H E.

Si vous avez peur , prenez en main la sonde.



SCENE

SCENE II.

LA ROCHE, JASMIN,
LE ROTISSEUR *en Marquis*
dans une chaise.

LA ROCHE *aux porteurs.*

ARRÊTEZ.

LE ROTISSEUR.

Quoi, marauts ? arrête-t'on le monde,
Sans raison, de la sorte ? assommez-les, porteurs.

JASMIN *tremblant.*

Nous sommes, Monseigneur, tous deux vos servi-
teurs,

Et nous ne voulons pas vous faire ici d'outrage.

LE ROTISSEUR.

Coquins !

JASMIN.

Nôtre devoir à cela nous engage ;
Enfin c'est seulement par curiosité.

LE ROTISSEUR.

Comment donc ? arrêter les gens de qualité.
Marche, marche.

LA ROCHE.

Bas, bas.

LE ROTISSEUR *découvert.*

Ah ! maudite canaille.

JASMIN.

Il est de tous côtes entouré de volaille,
Et pour la garniture, il n'a que du gibier.

LA ROCHE.

Bon, c'est un rotisseur.

H

LA RAPINIERE,

JASMIN *d'un ton fier.*

Sans te faire prier,

Allons, bas le paquet, sinon...

LE ROTISSEUR.

Messieurs, de grace;

Je suis noble Genoïs, je reviens de la chasse,

Et j'ai chez moi ce soir, bien des gens à souper.

LA ROCHE.

Contes en l'air, en vain tu prétens nous tromper:

Nous te connoissons bien.

JASMIN.

Vite la bandoliere,

LE ROTISSEUR.

Quatre ducats pour vous....

LA ROCHE.

Souvent à la priere

D'un honnête homme, on fait quelque chose.

LE ROTISSEUR.

*Tenez.*LA ROCHE *à Jasmin.*

He bien, qu'en dites-vous? n'ai-je pas eu bon nez?

Deux pour vous, deux pour moi. Monsieur la Ra-

Vient. Bouche close, au moins. *(pinier)*

JASMIN.

Suffit, je sçai me taire.

SCENE III.

LA RAPINIERE, DORANTE,

JASMIN.

LA RAPINIERE.

O

Ui, je l'aurois osé moi-même parier,
 Qu'on ne m'auroit jamais vû me remarier:

Pour jamais à l'hymen j'avois fait banqueroute ,
 A cause de l'argent qu'une femme nous coûte ;
 Mais les charmans appas de vôte aimable sœur ,
 Me l'ont représenté tout rempli de douceur.
 J'enverrai dès ce soir à Rome en diligence ,
 Pour en faire venir promptement la dispense ;
 Cependant , l'on pourra faire tous les apprêts.

DORANTE.

Monsieur , si l'on m'en croit , on fera peu de
 frais.

Que servent entre nous , tant de cérémonies ,
 Ce faste , ce fracas , toutes ces compagnies ,
 Qu'à faire dépenser sottement de l'argent.
 Pour moi , je ne voi rien de plus extravagant ,
 Que de se rendre ainsi de la coutume esclaves.
 En est-on moins époux , pour être un peu moins
 braves ?

Le Contract seroit-il sans force & sans vertu ,
 Si l'on n'y mangeoit pas à bouche que veux-tu ?
 Et quand on a chez soi les choses nécessaires ,
 A quelle fin aller chercher tant de misteres ?
à part. Je feins , pour l'endormir , de donner dans
 son sens.

LA RAPINIERE *l'embrassant.*

Je reconnois mon sang , au discours que j'entens.
 Allez , vous n'êtes pas le fils de vôte pere ,
 C'étoit un dépensier : l'esprit de vôte mere
 Vous inspire aujourd'hui ces sages sentimens ,
 Sans doute , & j'en connois les justes mouvemens.
 Mais vôte sœur peut-être , aura d'autres pensées.

DORANTE.

Les femmes d'aujourd'hui sont toutes insensées
 En effet , & leur faste est à tel point monté ,
 Qu'on ne peut y fournir.

LA RAPINIERE.

Oui , c'est la vérité.

H ii

Car plus vous leur donnez , plus elles vous demandent ,

Prêtes à recevoir toujours , jamais ne rendent.

DORANTE.

Vous ferez sur ce point pleinement satisfait :

Léonore qui void ce que vous avez fait ,

Et ce que vous allez encor faire pour elle ,

Du moins pour Béatrix , sa chere , sa fidelle ,

Tout son Conseil enfin , jamais ne manquera ,

De faire aveuglément tout ce qu'il vous plaira.

LA RAPINIERE.

Tout de bon ? croyez-vous que ce petit service ,

Me puisse dans son cœur rendre un si bon office ?

DORANTE.

Sans doute , & cette fille , à ce que chacun dit ,

S'est acquis , auprès d'elle un tout puissant crédit.

LA RAPINIERE.

S'il est ainsi , ce soir j'aurai dequoi lui plaire ,

Dorante sans tarder , achevons cette affaire ,

Allez , devancez-les , & les faites hâter :

Cependant , je vais faire ici tout apprêter.

SCENE IV.

LA RAPINIERE , JASMIN.

LA RAPINIERE.

CA , Monsieur du Jasmin , héros de nôtre fête ,
Dont l'amour court la poste , & dont l'hymen
s'apprête ,

Peut-on vous dire un mot , sans vous être ennuyeux ?

JASMIN.

Oui-dà , Monsieur , je suis tout oreilles , tout
yeux ,

Tout mains , tout pieds , tout cœur , pour vous rendre service.

Commandez , il n'est rien pour vous que je ne fisse.

Pourriez-vous n'être pas satisfait de mes soins ?

LA RAPINIERE.

Si fait.

JASMIN.

Je viens , Monsieur , de saisir certains poinçts ,
Qui vous en donneront encor plus d'assurance.

LA RAPINIERE.

Des poinçts d'Espagne ?

JASMIN.

Non , ce sont des poinçts de France ,
Des ouvrages tout faits , sçavoir un grand peignoir ,
Avecque la cornette , un tablier , un mouchoir ,
Des manchettes , enfin toute la garniture
D'une Dame.

LA RAPINIERE.

Voilà certes une aventure ,
Que je ne puis assez admirer , & je croi ,
Que l'amour aujourd'hui , s'est déclaré pour moi.

JASMIN *à part.*

Bon , comme si l'amour se méloit de maltôte.

LA RAPINIERE.

Je n'avois jamais vû de recepte si haute ,
Ny jamais tant saisir de choses en un jour.
Tout rit à mes desseins , tout flatte mon amour ;
Enfin , un tel bonheur me surprend , je l'avouë.

JASMIN *à part.*

Le fat , qui ne void pas que c'est un jeu qu'en jouë.

LA RAPINIERE.

Avez-vous fait ici préparer ce qu'il faut ,
Pour ce soir ?

JASMIN.

Oui Monsieur , le Noraire est là-haut ,

LA RAPINIERE,

Du moins son Maître-clerc.

LA RAPINIERE.

Et pourquoi non lui-même ?

J A S M I N.

Il a fort attendu ; mais le péril extreme ,
Où se trouve un malade en ce même moment ,
L'a pressé de sortir , pour faire un testament.
Cependant, pour ôter tout sujet de dispute ,
Il a voulu dresser lui même la Minute
Du Contrat.

LA RAPINIERE.

C'est pour vous , en êtes-vous content ?

J A S M I N.

Oui , Monsieur.

LA RAPINIERE.

C'est assez.

J A S M I N.

Il m'a dit en sortant ,

Qu'on n'avoit qu'à signer, & qu'étant sans conteste,
Son Clerc en son absence, acheveroit le reste.

LA RAPINIERE.

Et la collation ?

J A S M I N.

Tout est prêt , pain , vin . fruits ,

Confitures , liqueurs , massépains & biscuits ,

Enfin tout ce qu'on a saisi sur la broüette ,

Soit dedans le baril , ou bien dedans la boette.

LA RAPINIERE.

Quoi tout ?

J A S M I N.

Oui tout.

LA RAPINIERE.

Parbleu , vous vous moquez de moi ,

Et voulez aujourd'hui me ruiner , je croi.

J A S M I N.

Vous ruiner , Monsieur ?

COMEDIE.
LA RAPINIERE.

91

Sans doute.

JASMIN.

Dieu m'en garde.

N'est-ce pas aux dépens du crieur de moutarde ,
Ou du moins de celui qui l'en a voit chargé ?...

LA RAPINIERE.

Bon , je vous suis peut-être , encor fort obligé ,
D'avoir sçu découvrir un fourbe qui me trompe.
On doit donc célébrer vôtres accord avec pompe ?
Vôtre raisonnement certes , me fait pitié.
Allez , retranchez-en tout au moins la moitié.

SCENE V.

LA RAPINIERE *seul.*

Ces petits Messieurs - cy , qui n'aiment que la
joye ,
Voudroient du cuir d'autrui , faire large couroye ,
Et dissiperøient tout d'une prodigue main ,
Sans songer à garder rien pour le lendemain.
Mais voici de retour toute la Compagnie.



SCENE VI.

LA RAPINIERE, DORANTE,
LEONORE, FERNAND,
ISABELLE, BEATRIX.

LEONORE à *Fernand*.

O N ne peut trop louer votre galanterie :
Le tour en est plaisant , autant que singulier.

FERNAND.

Il est vrai ; mais ce tour n'est pas fort cavalier ,
Madame , il sent un peu son suppôt de gabelle.

LEONORE.

Fernand , l'invention en est d'autant plus belle.
C'étoit le seul moyen...

LA RAPINIERE.

Venez , je vous attends.

Nos deux amans seront conjoints dans peu de têmes,
Et j'en fais mon plaisir , pour vous rendre contente:
Tout est prêt.

LEONORE.

Le succès passera mon attente ,
Et si vous achevez , comme vous commencez ,
Vous m'allez obliger plus que vous ne pensez.

LA RAPINIERE.

L'on m'a dit à quel point Béatrix vous est chere.

BEATRIX.

Vous me tenez tous deux lieu de pere & de mere.
On me l'avoit bien dit , que les secours divins
Suivoient toujours de près les pauvres orphelins.
Heureux ! qui met en eux sa plus ferme espérance.
Monsieur , ne jugez pas de moi sur l'apparence ,

Vous connoîtrez un jour , avec plus de clarté ,
Celle que vous servez avec tant de bonté.

LA RAPINIERE.

Je vous croi de famille & de haut parentage ;
Mais le sort vous a fait un tres-méchant partage :
Servir , assurément est un métier fâcheux.

DORANTE *à part.*

Bien des gens l'ont trouvé pourtant avantageux.

BEATRIX.

Quiconque a comme moi , la conscience bonne ,
Aimer encor mieux servir , que de voler personne.

FERNAND.

Nous vous allons, Monsieur, laisser ma sœur & moi,
Achever vôte accord en liberté.

LA RAPINIERE.

Ma foi ,

Vous en serez tous deux : la collation prête
Vous invite là haut d'assister à la fête.
Et signant au Contract en qualité d'amis ,
Vous ferez l'un & l'autre ; honneur à mon Commis,
Cette fête sans vous , ne seroit pas entiere.

FERNAND.

Je ne puis refuser rien à vôte priere.
Dorante est mon ami , je croi que c'est à lui
Que je dois tout l'honneur qu'on me fait aujourd'hui ;
Il sçait ce qu'hier au soir je luy promis de faire.
Cela suffit.

ISABELLE.

On croit ne faire qu'une affaire
Souvent , & quelquefois on en fait deux ou trois.

LA RAPINIERE.

Il est vrai , cela m'est arrivé quelquefois.

ISABELLE.

Oui : cela pourroit bien vous arriver encore ;
Et j'en prens à témoins Dorante & Léonore.

Vous en pourrez sçavoir des nouvelles demain.

LA RAPINIERE.

Nous le verrons, Dorante, appelez du Jasmin,
Et qu'il fasse ici bas descendre le Notaire.

LEONORE *bas.*

Béatrix, jusqu'au bout soutiens ton caractère.

BEATRIX *bas.*

Allez, laissez-moi faire, il est pris comme un sot.

LA RAPINIERE.

Qu'est-ce cy, Béatrix ? quoi, vous ne dites mot ?

Vous devez toujours rire, en l'état où vous êtes.

BEATRIX.

Et sçavons-nous, Monsieur, nous autres pauvres
bêtes,

Ce que nous allons faire en signant un Contrat ?

Tel croit faire un beau coup, qui souvent prend un
rat.

Quand on y réüffit, c'est grand coup d'aventure.

SCENE VII.

LA RAPINIERE, FERNAND,

LEONORE, DORANTE,

ISABELLE, JASMIN, BEATRIX,

LE CLERC *du Notaire.*

LE CLERC.

Monsieur, desirez-vous entendre la lecture
De ce présent Contrat ?

LA RAPINIERE.

Je le lirai, donnez.

LE CLERC.

Comment ? est-ce Monsieur, que vous me soupçon-
nez ?

Vous ne sçauriez me faire un plus sensible outrage.

LA RAPINIERE.

Non ; mais je ne me fie aux gens, que sur bon gage :
Et j'en ferois autant à l'homme le plus saint,
Quand il s'agit d'écrire & d'appliquer mon seing.
Je sçai trop les bons tours, qu'on fait avec la plume.

LE CLERC.

Ce procédé, Monsieur, offense la coutume ;
Et si Monsieur Feal étoit lui-même ici,
Il seroit mal content sans doute, de ceci :
Et je suis assuré, qu'il en fera la plainte.

LA RAPINIERE.

Soit, mais quand j'aurai lû, je signerai sans crainte ;

Sans cela, mon ami, je ne signerai rien.

LE CLERC.

Tenez Monsieur, lisez. à *Dorante & Fernand*, Messieurs, cela va bien.

DORANTE à *Fernand*.

Sçavez-vous bien pourquoi, pendant la promenade,
Le Notaire est sorti ?

FERNAND.

C'est pour quelque malade.

DORANTE.

Non ; mais c'est pour avoir, dit-il, lieu d'ignorer,
Qu'on ait surpris quelqu'un, & d'en pouvoir jurer,
Au besoin.

FERNAND.

C'est bien dit.

DORANTE.

Ce Clerc qui sçait l'affaire,

La fera réussir, mieux qu'il n'auroit pu faire :
Cachant votre Contrat, il montrera le leur...

ISABELLE.

Par avance, je ris dans le fond de mon cœur,
De l'apparent succès d'une telle aventure.

LA RAPINIERE,

LE CLERC *à la Rapiniere.*

En avez-vous, Monsieur, fait entière lecture ?
Plait-il ?

LA RAPINIERE.

Oui, je l'ai lû deux fois de bout en bout.

LE CLERC.

He bien, que vous en semble ?

LA RAPINIERE.

Il est fort à mon goût.

Il est dressé selon la coutume & l'usage,

Et l'un & l'autre y trouve un égal avantage.

Futurs époux, signez.

JASMIN.

Nous savons trop, Monsieur,
Ce que les serviteurs doivent à leur Seigneur,
Pour commettre envers vous une faute si grande.

LA RAPINIERE.

Ah ! signez.

BEATRIX.

Mais Monsieur...

LA RAPINIERE.

Mais je vous le commande,

Oùais.

JASMIN.

En tout autre fait, nous vous obéirons.

BEATRIX.

Quand vous aurez signé, Monsieur, nous signerons.

LA RAPINIERE *au Clerc*

Dites-moi, ces respects sont-ils de la coutume ?

LE CLERC.

Oui Monsieur, par honneur...

LA RAPINIERE.

Donnez-moi donc la plume,
Puisque c'est l'ordre ; * bon, elle est tombée à bas.

* *Le Clerc laisse exprès tomber la plume, en la présentant à la Rapiniere ; & pendant que celui-ci la ramasse, l'autre met un autre Contrat en la place de celui qui étoit sur la table.*

Peste

Peste du mal-adroit.

LE CLERC.

Monfieur, ne bougez pas.

LA RAPINIERE *après avoir figné.*

Etes-vous fatisfait?

J A S M I N.

Oui, Monfieur, & de reſte.

LA RAPINIERE.

Allons donc, ſignez tous, dépêchez, preſte, preſte.

B E A T R I X.

Que j'ai ſujet, Monfieur, de me loier de vous!

*Fernand & Léonore s'en vont avec le Clerc, qui em-
porte le Contrat.*

LA RAPINIERE.

Léonore vous donne aujourd'hui cét époux.

B E A T R I X.

Avant qu'il ſoit trois jours, en revanche j'eſpere,
Qu'elle s'en pourra voir un par mon miniſtere.

LA RAPINIERE.

J'attens avec ardeur ce bien de vos bons ſoins.

B E A T R I X.

Souvent pour ne rien dire, on n'en penſe pas moins.
Si vous ſçaviez, Monfieur, ce qu'auprès de Madame,
J'ai fait pour vous...

SCENE VIII.

LA RAPINIERE, DORANTÉ,
ISABELLE, JASMIN, BEATRIX,
LA ROCHE, UNE PAYSANE
avec un grand panier.

LA ROCHE.

J E viens de faiſir cette femme,

Avec ce grand panier plein d'œufs frais.

LA RAPINIERE.

Mal-adroit,

Dites donc qu'ils sont vieux, sinon je perds mon droit.

C'est un point qu'a réglé l'Office de Saint George.

LA PAYSANE.

Prend-on ainsi, Monsieur, les femmes à la gorge?

Si j'avois été seule, & sans témoins, je croi

Qu'il auroit entrepris quelque chose sur moi.

Quel homme!

LA RAPINIERE.

On ne fait point ici de violence

A personne.

LA ROCHE.

Et pourquoi faites-vous résistance?

LA PAYSANE.

On ne doit point de droits ici, pour des œufs frais;
Et de mémoire d'homme, on n'en paya jamais.

LA RAPINIERE.

On vous dit qu'ils sont vieux.

LA PAYSANE.

Vieux? oui, d'une journée.

Et j'en apporte ainsi pendant toute l'année.

LA RAPINIERE.

Combien en avez vous? C'est la mon intérêt.

LA PAYSANE

Treize.

LA RAPINIERE

Il suffit, allez, ils sont vieux par arrêt.

Nous les tenons nouveaux, jusques à la douzaine;

Mais s'ils excèdent, vieux.

LA PAYSANE

Que le diable téntraine.

Sauvons nous. *à part.*

DORANTE. *à Fernand.*

COMÉDIE.

99

Il entend moins les raisons, qu'un sourd.

LA RAPINIERE.

Mais la Roche, voyons : Ce panier est bien lourd.
Ce double fond sans doute y cache quelque chose.
La fortune à mon gré, de ses trésors dispose.
Ah ! c'est assurément quelque croffe de prix.
Un enfant ! comment donc ?

BEATRIX.

Le voila bien surpris.

LA RAPINIERE.

La Roche, allez, courez après cette vilaine,

JASMIN.

Monsieur, vn œuf si gros vaut plus d'une douzaine,
Il doit payer les droits.

LA RAPINIERE.

C'est vn tour qu'on me fait.

ISABELLE.

Mais Monsieur, j'apperçois ce me semble, vn billet.
Peut-être pourrons nous en découvrir le pere.

LA RAPINIERE.

Sans doute, ça voyons, expliquons ce Mistere.
Peut-être sans raison, je me suis allarmé.
Ah Ciel ! dans mes loupçons je suis trop confirmé.

ILLIT,

*J'ay trouvé l'adroitte maniere
De rendre ce qu'on m'a donné :
Le pere de ce nouveau né
Est Monsieur de la Rapiniers.*

L'effrontée !

DORANTE.

Il le faut nourrir.

LA RAPINIERE.

Ouy ? Nous verrons

Tantôt plus à loisir, ce que nous en ferons.
Où donc est votre sœur ? Où donc est votre frere,
Madame ?

a Il se trouve un enfant dans le panier.

I ij

LA RAPINIERE,
ISABELLE.

Ils sont sortis avecque le Notaire,
Et viennent de monter en carosse tous trois.

LA RAPINIERE.
En carosse? ma niece? Ah Ciel! quoy donc les droits,
Que sur elle, en mourant m'avoit laissez sa mere,
Seront impunément violez?

DORANTE.

Ce Mistere

Se peut facilement expliquer entre nous,

LA RAPINIERE.

He, Comment?

DORANTE.

Léonore est avec son époux:

LA RAPINIERE.

Son époux? Et qui donc?

DORANTE.

Fernand.

LA RAPINIERE.

Ciel! quel supplice!

Ah! perfide neveu, Vous en êtes complice:
Et vous m'avez exprés, leurré d'un vain espoir,
Afin de m'ébloüir & mieux me decevoir-
Quoy? la religion d'une prudente mere...
Qui fait un testament... sa volonté derniere...
Qui doit être sacrée... Ah Ciel!.. Un scélérat...

DORANTE.

Mais vous avez signé vous même leur Contrat.

LA RAPINIERE.

Leur Contrat?

DORANTE.

Ouy Monsieur.

LA RAPINIERE.

He! quand donc?

DORANTE.

Tout à l'heure.

COMEDIE.

101

LA RAPINIERE.

Ouy, d'entre Dujasmin & Beatrix.

DORANTE.

Je meure.

Si vous n'avez signé celuy d'entre Fernand
Et Léonore,

LA RAPINIERE.

Oh Dieu ! je connois maintenant,
Que je suis pris pour dupe. Ah ! malheureux faussaire !
Fourbe, traître, assassin, sacrilege Notaire !
Tu m'as joié sans doute, vn tour de ton métier.
Mais ma foy, je te vais poursuivre sans quartier,
Et tu seras pendu, comme tu le mérites.

DORANTE.

Monfieur, pensez vous bien à tout ce que vous dites ?
C'est moy qu'il faut punir, si l'on punit quelqu'un.

LA RAPINIERE.

Parbleu, je prétens bien n'en excepter pas vn :
Je vous feray tous sept pendre devant ma porte.

ISABELLE *en riant*.

Vostre dépit Monfieur, vn peu loin vous emporte.

LA RAPINIERE.

Quoy donc ? impunément, je verray dans vn jour...
Enlever ma Maistresse ... insulter mon amour... !
M'apporter vn enfant, .. quil faut que je nourrisse..
Non, non, je vais porter ma plainte à la justice.
Je ne suis pas d'humeur à passer pour vn sot,
Et je ferai punir les Autheurs du Complot.
Ou bien, si sur ce point la justice me manque,
Je vais mettre demain, tout mon bien à la Banque,
Et deussiez vous tous deux cent fois en enrager,
Me faire vn héritier, qui puisse me vanger.

DORANTE.

Faites, je vous crains peu; je vous mets à pis faire.

SCENE DERNIERE.

DORANTE, ISABELLE,
JASMIN, BEATRIX,

SABELLE.

DOrante, allons trouver vostre sœur & mon
frere.

DORANTE.

Allons, Madame.

JASMIN.

Allons, Ma chere Beatrix,

Tu dois de mes travaux être le digne prix.

C'est un gain assez grand, pour un petit contrôle.

BEATRIX.

Allons, les gens de bien doivent tenir parole.

FIN.





